

BULLETIN

DE LA

Société d'Histoire Vaudoise

— OF —

N. 14

— O —

NOVEMBRE 1897



LA TOUR

.....
IMPRIMERIE BESSON

.....
1897.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE S. MINISTÈRE

et sur l'organisation ecclésiastique

au sein des églises vaudoises

I. — Les Barbes ou les pasteurs vaudois avant la réforme.

Le ministère de la Parole a eu, dès l'abord, parmi les Vaudois, un caractère tout différent de celui du clergé romain. Selon eux, la Parole n'a pas besoin de l'approbation de l'homme ; c'est elle, au contraire, qui autorise le ministre. Dès lors, ce ministère n'est plus réservé à une caste réglée par des lois spéciales, à des hommes qui, pour prêcher à leurs semblables, se mettent en dehors de la société commune. Il y aura un ministre partout où il y aura une âme qui brûle du désir d'annoncer le beau nom de Jésus et qui mette ce désir en pratique. Le sacerdoce universel est un des principes du mouvement vaudois. Ce qui pousse Valdo à se rendre au concile de Latran, c'est l'espoir de voir cette résolution, qu'il a tirée de l'Écriture, approuvée par le chef de l'église visible. Mais quand ils ont connu l'incompatibilité du ministère évangélique et de l'Eglise romaine, convaincus d'avoir un mandat supérieur à celui qu'aurait pu leur donner Alexandre III, Valdo et les siens parcourent les villes et les campagnes, prêchant la pauvreté volontaire et l'obéissance à la Parole de Dieu, en dépit des prohibitions épiscopales.

Comme tous les mouvements populaires, cette œuvre acquit bientôt une extension inattendue, chaque nouvel adepte s'efforçant de devenir un nouvel apôtre. La Bible, que Valdo avait fait traduire, était lue et méditée chaque jour dans les familles et dans les réunions secrètes ; et quand le travail appelait les Vaudois à quitter le Livre des livres, ils repassaient dans leur mémoire ce qu'ils avaient lu ou entendu, si bien qu'hommes et femmes, vieillards et enfants, étaient bientôt à même de répandre cette vérité, qui occupait, pour ainsi dire, chaque instant de leur vie. Et cette part que prenaient de simples fidèles à la prédication de la Parole, par les conversations privées, s'est perpétuée pendant des siècles aux Vallées. En effet, les ordres qui défendaient aux Vaudois d'aller moissonner et faire d'autres travaux dans la plaine, en donnent comme motif qu'ils dogmatisaient avec les papistes.

Cependant il ne pouvait se faire qu'il n'y eût des hommes qu'un zèle dévorant ou des attitudes spéciales distinguassent des autres, en leur donnant une certaine supériorité. Au reste, la communauté, de jour en jour plus nombreuse, ne pouvait se donner en corps à la prédication itinérante. Aussi se forma-t-il bientôt une classe de personnes qui, renonçant à la vie de famille et à toute occupation sédentaire, assumèrent l'office de pasteurs du troupeau. Des sept degrés de la hiérarchie romaine, trois furent conservés, ceux d'évêque, de presbytre ou prêtre, et de diacre ; mais nous ne nous y arrêterons pas, car, si tant est que les Vaudois des Vallées les aient jamais adoptés, ils les abandonnèrent bientôt, ne reconnaissant entre leurs Barbes, comme nous le verrons, d'autre supériorité que celle de l'âge et des années de service.

Au sujet de la préparation théologique des Barbes, il faudrait citer des pages entières du deuxième chapitre de l'histoire de Gilles ; mais comme ce précieux ouvrage est à la portée de tout le monde, depuis l'édition de 1881, nous nous contenterons de dire, après lui, qu'il y a eu des Barbes "doctes et bien versés ès sciences, langues et intelligence de l'Ecriture Sainte, et des Docteurs de l'ancienne Eglise, comme appert par leurs écrits... Ils estoient fort soigneux à bien instruire la jeunesse

*Cf. con sul
che diems i tre
di Prigla
a Calcareo*

et sur tout les Escholiers de bonne espérance... desquels ils choisissoient ceux qu'au deu temps ils recognoissoient propres pour parvenir au saint Ministère „. Le Barbe Morel parle ainsi du recrutement des Barbes : “ Ceux qui sont reçus parmi nous dans l'office du ministère évangélique sont pour la plupart des bergers ou des cultivateurs, âgés de 25, parfois même de 30 ans, mais presque sans lettres. Nous les tenons pendant trois ou quatre mois par an, s'ils sont agréés „.

La tâche des Barbes qui enseignaient ces aspirants au S. Ministère comprenait donc toute leur instruction, à partir des premières notions de lecture et d'écriture. Aussi les catalogues de manuscrits vaudois que nous donne Léger comprennent-ils un traité d'arithmétique, une grammaire latine, etc.

En vue du ministère, ils devaient s'appliquer surtout à la connaissance de la Bible et en transcrire de longues portions. Par ce moyen ils enrichissaient leur mémoire de nombreux passages de l'Ecriture, selon le précepte : *Qui scribit bis legit*, et ils contribuaient à une plus grande diffusion des copies du S. Livre. Morel dit qu'on leur enseignait Matthieu, Jean et les Epîtres canoniques. De plus, dit Gilles, “ les Barbes les exerçoient en divers langages, afin qu'ils fussent capables d'enseigner en tous les pays où il seroit besoin de les envoyer „.

“ Leurs études terminées, ajoute Morel, les candidats sont amenés en un lieu où quelques-unes de nos femmes, qui sont nos sœurs en Jésus Christ, vivent dans la virginité. Ils y demeurent un an et quelquefois deux. Après cela, ils sont reçus, avec le sacrement de l'Eucharistie et l'imposition des mains, dans l'office de la prêtrise et de la prédication. Puis on les envoie prêcher, deux à deux. Dans leurs tournées, les fidèles leur fournissaient le pain et les vêtements nécessaires, et leur offraient fréquemment des dons, surtout les mourants. Mais, soit afin d'éviter l'oisiveté, soit aussi pour être prêts à toute éventualité, ils pratiquaient divers métiers, ou bien ils colportaient des merceries. Ils s'appliquaient surtout à la médecine et à la chirurgie, pour être doublement utiles aux fidèles. À cet égard, plus d'un siècle après la Réforme, Rorengo blâmait encore les pasteurs, ses contemporains, d'envahir ainsi un terrain qui leur

est étranger. À la même époque, un pasteur lui-même, François Guérin, exprimait le désir que ces fonctions cumulatives fussent interdites par les synodes, à cause des abus qui se produisaient.

? Bien que le mariage ne leur fût pas défendu, les Barbes demeuraient célibataires; mais Morel reconnaît que la chasteté en souffrait. Au reste, ils avaient une raison spéciale pour s'abstenir du mariage: c'était, nous dit Gilles, " pour estre plus libres à suivre leurs vocations aux Eglises plus esloignées, lesquelles missions estoyent fréquentes „. Morel est encore plus explicite au sujet de la vie agitée des Barbes: " Chaque année... deux à deux, nous changeons de résidence; car nous ne résidons pas plus de deux ou trois ans dans la même localité, sauf qu'il s'agisse par hasard de quelque vieillard, auquel on accorde de fixer quelque part sa demeure pour la fin de ses jours „. Au 16.^e siècle l'exemple des réformateurs fit tomber peu à peu la croyance à la supériorité du célibat. Giacomino Bellonato, d'Angrogne, est mentionné comme étant le premier Barbe qui se soit marié.

Les fonctions pastorales des Barbes sont décrites par Morel dans les termes suivants: " Quand nous prêchons, nous sommes deux à fonctionner. Nous sommes assis l'un à côté de l'autre; l'ainé parle le premier, ensuite le plus jeune. — Nous visitons notre peuple une fois par an, car il est répandu sur les monts. Chacun nous fait sa confession en secret. Quelqu'un est-il malade? Nous le visitons. En nous y invitant, on demande parfois que nous apportions en outre le secours matériel „. Les Barbes étaient aussi souvent chargés de l'instruction de la jeunesse.

Le culte devant se tenir en secret, dans la plupart des cas, on s'y abstenait de chanter. Cependant Gilles nous apprend que les fidèles avaient des cantiques, pour l'usage privé. Le peuple prenait au service public une part plus grande qu'aujourd'hui en tant que, ajoute notre historien, "ès prières qui se faisoient devant et après la prédication, chacun priaît bassement à part soy, suivant le formulaire d'oraison qu'ils avoyent de leurs Pasteurs „.

Les réunions se faisaient en hiver dans les amples maisons des Barbes, en été sur les montagnes.

La suprême autorité ecclésiastique des Vaudois était le Synode, qui se tenait d'ordinaire en Septembre. " Chaque année, dit Morel, les ministres se réunissent en conseil général pour traiter de leurs affaires, et deux à deux nous changeons de résidence... Tout ce que nous recevons de notre peuple, en fait d'argent, est remis à ce même conseil général pour la caisse commune, entre les mains de nos chefs (c. à d. des plus âgés; le latin dit *maiores*). On le destine en partie aux frais de voyage; on en réserve parfois une portion pour les pauvres. Avant de nous séparer, nous nous unissons dans la mutuelle confession de nos fautes. Si quelqu'un d'entre nous tombe dans quelque péché charnel, il est exclu de notre communauté, la prédication lui est interdite, et nous lui enjoignons de gagner son pain à la sueur de son front „.

Gilles ajoute que c'est dans les Synodes qu' " ils examinoient, et admettoient les Estudians propres au saint Ministère: et nommoient ceux qui devoient aller és voyages, laquelle mission estoit ordinairement pour deux ans, et jusqu'à ce qu'on les envoyast chercher par d'autres Pasteurs envoyés par autre Synode des Vallées. Ils s'assembloient aussi extraordinairement selon les nécessitez survenantes. Mais de temps en temps, pour conserver l'union entre eux, et maintenir l'uniformité de leurs Eglises, ils s'assembloient par Deputez de tous les quartiers de l'Europe, où se trouvoient des Eglises Vaudoises, qui en pouvoient avoir le moyen. Tel fut le Synode tenu au Laux de Valcluson, au temps de nos plus prochains Ayeuls, auquel se trouverent 140 Pasteurs des Vaudois venus de divers pays „. Comme Gilles est né en 1571, ce synode, que Morland (1) place au Vallon au dessus du Laux, doit avoir eu lieu vers la fin du 15^e siècle ou au commencement du 16^e.

Un bref de Jean XXII, du 23 Juillet 1332, en parlant des Vallées, fait allusion à de semblables assemblées qui comptaient jusqu'à 500 personnes. " *Frequentes congregationes, per modum capituli... in quibus aliquando quingenti Valdenses fuerunt congregati....* „ Et les *Processus contra Valdenses* de 1387, *Riv. Cristiana*,

(1) Ch. VIII, d'après un des documents qu'il déposa ensuite à Cambridge.

1876, p. 171, et *Döllinger*, Beiträge etc. II 251 ss., disent que " récemment Martin Charbonnier a vu au-dessus de Pérouse une congrégation de Vaudois au nombre de 211, et un *magister* était assis sur la chaire et prêchait à tous ". Il est vrai que, dans ces derniers cas, cela pouvait ne pas être une réunion de Barbes.

L'organisation hiérarchique des Barbes des Vallées est loin d'être connue d'une manière exacte. Morel dit que la distinction entre évêques, prêtres et diacres n'était pas admise parmi eux. Cependant nous avons certains indices d'une autorité exceptionnelle confiée à un seul homme, qui résidait d'ordinaire dans l'Italie Méridionale. Ainsi les mêmes *Processus*, que nous venons de citer, parlent de *magistri* vaudois envoyés par leur souverain pontife de Pouille. Vincent Ferrier, en 1403, dit que les prédicateurs venaient aux Vallées depuis la Pouille deux fois par an. Le Barbe Martin, en 1492, dans ses dépositions publiées par M. Arnaud dans le Bulletin 12^e de la Soc. d'Hist. Vaudoise, dit avoir été instruit dans la doctrine vaudoise par un Barbe de Perugia, qui le mena l'espace de deux ou trois ans dans divers lieux de l'Italie Centrale et de la Ligurie. Il fut ensuite conduit auprès d'un de leurs grands-mâtres, qui s'appelait Jean d'Antoine, et qui avait sa résidence dans le lieu de Cambro, de la juridiction du pape. Ce grand-mâitre, dit-il, " les appelle à faire partie de leur collège, les institue barbes et leur en donne le pouvoir, en changeant leur nom ". En 1530 encore, lorsqu'il s'agit de convoquer un synode pour décider si l'on embrasserait la Réforme, les Vaudois réunis en Provence prirent leur temps pour pouvoir connaître l'avis des Barbes de la Pouille, car c'est dans cette région que se trouvaient pour lors les plus âgés et réputés.

Quant aux diacres, nous en trouvons l'office, sinon le nom, dans les dépositions de *Philippe Regis*, du Val S. Martin, emprisonné à Pignerol en 1451. (*Le Témoin*, 1881 p. 372). Il y dit : " Chaque année les Barbes viennent dans les Vallées et en partant ils m'établissent leur lieutenant, et *François Leydet* pour le Val Pérouse. Depuis 3 ans Leydet et moi nous sommes collègues dans cet office. Nous confessons hommes et femmes de

la secte des Vaudois et nous avons chaque année une collecte que nous avons portée en Pouille au barbe de Manfredonia. Nous y sommes allés deux fois, en 1448 et 1449. Cette taille ou tribut s'élevait à 300 ducats „ (1).

Les noms de quelques Barbes antérieurs à la Réforme nous sont parvenus grâce surtout aux procès de l'Inquisition, mais dans la plupart des cas ce n'est que leur prénom qui est indiqué. J'ai recueilli ici ceux que j'ai pu trouver.

Les *Processus* de 1387 nous montrent tout le Piémont parsemé de petites congrégations d'hérétiques qui y sont appelés Vaudois, mais comme leurs doctrines prouvent à l'évidence qu'il s'agit de Cathares, je ne recueillerai que les noms se rapportant aux Vallées et environs immédiats. Tel, à Pignerol, *Petrus de Belmonte*, de Pragela, qui distribuait la cène dans la maison d'une Begina Coleta; à la Tour, *Turino*, doctor et principalis; à Angrogne, *Turino*, dit *Rubeus*, le Rouge, *Pietro Berni*, *Guglielmo Gustinini* et le tailleur *Girardi*, *magister hereticorum*; au Villar Pinache, *Borrelli* dont le père a été brûlé et qui, bien qu'il ait déjà été une fois marqué d'une croix, ose se dire ouvertement *sacerdos Valdensium*; au Val S. Martin, *Pierre Pascal* et plusieurs autres; à Pragela *Magister Cardon* ou *Cardonus*, le principal de tous ceux de l'endroit; dans la Vallée de Suse, *Martin* qui fut brûlé à Avillane, et plusieurs autres; en outre *Johannes* et *magister Baridon* venus des Pouilles, où était alors leur supérieur. Là même sont citées quelques personnes de Chieri, mais sans que l'on voie clairement si elles étaient inscrites parmi les Barbes; elles se faisaient cependant remarquer par leur zèle de prosélytisme.

Regis nommait, comme étant en activité en 1451, „ *lo gros Amchel* [Michel] de *Fassinière* „, probablement Freyssinière; un autre Barbe, de *Meane*, et un de *Manfredonia* qui, comme nous l'avons vu, semble avoir été, à cette époque, le chef des Vaudois d'Italie.

L'ouvrage de M. Arnaud, inséré dans le Bulletin d'Histoire Vaudoise, nous fournit encore plusieurs autres renseignements. En

(1) Ici, comme plus loin, il s'agit de Cathares, comme le prouve le reste de l'interrogatoire.

août 1487, les Vaudois de Pragela, en prévision de l'arrivée du légat Cattannée pour les exterminer, envoient à Freyssinière demander l'assistance du Barbe *Jeannet*, et au Val S. Martin celle d'un autre Barbe. Un mois plus tard deux Vaudois, que l'inquisiteur dit être d'entre les *satrapes* de la secte, se rendent à Cattannée. Ce sont Turin Vilhot, de Pragela et Claude son fils, mais ils ne doivent pas avoir été des Barbes. En 1488, quoique Cattannée soit à leurs portes, le barbe *Simon* exhortait les Vaudois de Freyssinière, l'Argentière et Vallouise à ne pas aller à la messe.

La déposition du Barbe Martin, citée plus haut, mentionne aussi plusieurs de ses collègues. *François Girondin* (tel était son vrai nom), de Spoleto, raconte que son père, lui aussi un Barbe, lui avait enseigné dès 1476 la foi des Vaudois et avait commencé à le conduire avec lui dans les tournées qu'il faisait à Gênes, Bologne, Lucques et sur les montagnes de la Marche d'Ancone. À partir de la deuxième année il alla continuer son instruction auprès du Barbe *Barnovo* de Perugia, et plus tard auprès du Barbe *Josué* qui était d'un lieu saint de la juridiction de Camerino, à trois milles de Caretto. Enfin un Barbe, *André*, le conduisit auprès d'un des grands maîtres, *Jean d'Antoine*, qui résidait à Cambro, terre du pape. Pour être établi Barbe, il lui fut imposé devant les Barbes, convoqués par le grand maître, de prêter le serment suivant: "Toi, jure sur ta foi de maintenir, multiplier et accroître notre profession et de ne la dévoiler à personne au monde, et promets de ne jurer au nom de Dieu en aucune façon, d'observer le dimanche, de ne faire à ton prochain aucune chose que tu ne voudrais pas qu'on te fit et de croire en Dieu, qui a fait le soleil et la lune, le ciel et la terre, les chérubins et les séraphins, et tout ce que tu vois". Ensuite, le grand maître lui donna à boire un peu de vin puis il lui dit: "Dorénavant tu t'appelleras *Martin*". Regu parmi les Barbes, vers 1484, il exerça cette fonction en Italie pendant six ans environ puis, vers 1490, il passa par les montagnes, se dirigeant vers la Provence et la France, avec le Barbe *Antoine de Philocalie*, de Spoleto. L'année suivante, cette fois avec Barbe *André*, il traversa le M. Cenis et visita le Bourbonnais, le Forez,

l'Auvergne, la Marche et jusqu'au Bordelais, confessant les anciens adeptes et en gagnant de nouveaux. À Limoges ils trouvèrent d'autres Barbes, " savoir *de Colla, de Jean Baptiste, de Thommasso, Paul de Malacarne, Barthélemy de Mocarello, Bastian Luce*, tous du pays de Spoleto „, qui les aidèrent à fixer leur itinéraire ; et depuis lors ils se mirent eux aussi à prêcher dans ces contrées. Les fidèles étaient appelés, en France, Pauvres de Lyon, et en Italie Pauvres du monde. La même année, Martin et André visitèrent le pays de Gênes, Nice, Aix en Provence, le Vivarais, l'Auvergne et le Mont d'Or ; puis, en passant par Trévoux et les montagnes proches de Beaujeu et de Villefranche, il arrivèrent à Lyon, le 31 mai 1492, et y logèrent derrière S. Nizier, à l'enseigne du Scorpion. Ils y avaient donné rendez-vous à six autres Barbes : *Pascal de Pasco, Jacques de Laro, Pierre fils de Matthieu de Capriano, Hucho de Andrea, Pastuchin de Jaco* et *Pierre de Jaco*, tous du pays de Spoleto, comme Martin et André. Là, ils eurent une conférence où chacun rendit compte des lieux qu'il avait visités. Pascal et Pastuchin le firent pour le Dauphiné où ils avaient trouvé beaucoup de fidèles dans les montagnes du Valentinois ; dans la contrée d'Embrun et de Gap ils en avaient vu un grand nombre qui avaient été bannis de leurs pays et dépouillés de leurs biens, par la persécution de 1488 et ses suites.

Après la conférence, les huit Barbes quittèrent Lyon. Martin, s'étant adjoint le Barbe Pierre de Jaco, visita et parcourut l'Auvergne, le Forez, le Beaujolais, la Bourgogne, le Lyonnais, la Bresse, Gênes, Nice et la Savoie d'où ils passèrent à Nevache dans les H. Alpes et de là à Bardonnèche, Oulx, Jouvenceau et Sauze d'Oulx. Ils étaient en route pour Pragela et avaient déjà passé le col de Côteplane quand ils furent arrêtés et reconduits à Oulx où, le 7 Août, commença leur procès. Leur plan était de se retrouver à Tortone avec deux autres Barbes *Jean de Christophoro* et *Liberatus de Coqueto*. On ne sait rien du sort qui fut réservé aux deux Barbes prisonniers, mais le traitement que subirent plusieurs de leurs collègues est un indice presque sûr qu'ils furent mis à mort. En effet, quatre

Barbes furent décapités à Grenoble vers le même temps; peut-être ce nombre comprend-il les deux susmentionnés.

En Septembre 1494, le roi Charles VIII, en passant à Oulx, pour marcher à la conquête de Naples, interrogea un Barbe de la Pouille qu'on lui amena comme passe-temps après son dîner et qu'il fit pendre à un arbre.

En 1535, l'enquête de Bersour lui fit connaître les noms des Barbes, la plupart piémontais, qui avaient visité la Provence : *Martin Gonin, Boinet, Laurens, Jeannet, Georges, Janon, Louis, Etienne, Daniel, Luc* et d'autres encore. Les quatre derniers, comme plus âgés, avaient présidé les synodes tenus en Provence. La correspondance des Réformateurs, publiée par Herminjard, nous montre *Louis le vieux* traitant au nom des Vaudois avec les réformateurs de Genève et de Suisse. En Décembre 1536 il fut jeté en prison à Grenoble et n'en fut probablement libéré que par la mort.

Les prisonniers, arrêtés par Bersour à l'époque du 2^e synode des Chanforans, " lui nommèrent aussi plusieurs Barbes qui les avoyent instruits au bas Piedmont, allans et revenans de la basse Italie, et entre les principaux nommoient *George, Philippe* et *Martin*, tous du Val Luserne „. Gilles, chap. VI.

Le récit des rapports toujours plus fréquents que les Vallées entretenirent avec les réformateurs, à partir de 1526, nous en fera encore connaître plus d'un. Mais, avant d'en venir là, examinons les catalogues d'anciens Barbes qui nous ont été conservés, et dans lesquels nous retrouverons plusieurs des individus que nous venons de mentionner.

Le premier à recueillir ces noms a probablement été Jérôme Miolo, pasteur d'Angrogne de 1580 à 1593. Sa liste serait contenue dans un manuscrit de 1587 intitulé : "*Historia breve de l'affari de i Valdesi delle Valli* „. Cet ouvrage mériterait que la Société d'histoire vaudoise en fit prendre copie et le publiât en entier. Cette liste a été transcrite en italien dans les ouvrages de Vignaux, Morland et Léger, et en français par Perrin. Vignaux, largement cité par tous les écrivains d'histoire vaudoise au 17^e siècle, est demeuré manuscrit et est maintenant introuvable. Mais Perrin et Morland nous permettront de rétablir

cette liste dans son état primitif, puisque celle de Léger a souffert de mutilations et d'adjonctions, et porte des noms mal compris ou mal écrits.

Débarrassons-nous d'abord de tous les noms qui ont été probablement ajoutés, dans l'intention évidente de faire autant de Barbes vaudois des chefs des différents mouvements religieux du M.-Age. Ces noms sont ceux de Pierre Bruys, Henri de Lausanne, Béranger, Arnaldo de Brescia, Belazinanza de Véronne et Giovanni di Lugio, de Bergame, ces deux derniers les chefs respectifs de deux partis cathares, larges ou rigides, (1) Espéron, Lollard etc.

Après les noms qui précèdent, et qu'il cite d'après S. Aldegonde (2), Perrin ajoute en marge : " Appert par les mémoires du Sieur de Vignaux ce qui suit. Les Vaudois des vallées d'Angrogne, du Dauphiné, Provence et Calabre ont eu pour Barbes ceux desquels ils ont conservé la mémoire depuis plus de 300 ans passés (3), scavoir du Piémont :

PAOLO GIGNOSO, di Bobio (4).

PIETRO, DI PIEMONT, que Perrin appelle : PIERRE LE PETIT. M.(esser) ANTONIO, della Valle di Susa.

GIOVANNI MARTINO, della Valle di S. Martino.

MATHEO, di Bobio.

PHILIPPO, della Valle di Lucerna ; Léger dit : de Lucerne.

GEORGIO, di Piemonte.

STEPHANO LAURENZO, della Valle di S. Martino.

MARTINO, di Meana.

GIOVANNI, della Valle di Lucerna, " qui pour quelque faute fut par les autres Barbes suspendu pour 7 ans pendant lesquels il fit son séjour à Gênes, où les Barbes avaient une maison. Il y fit grand fruit, et en autres lieux d'Italie „.

GIOVANNI GIRARDO di Meana, " qui enfin se retira à Genève pour estre leur Imprimeur „.

Barba BARTOLOMEO TERTIANO, di Meana, detto della grossa

(1) Tocco. L'eresia nel medio evo, p. 75.

(2) Tableau des différ... p. 150 ss.

(3) Vignaux écrivait vers 1600.

(4) Nous donnons la forme italienne des noms, d'après la liste plus ancienne.

mano, " qui vivait il y a plus de 230 ans „. Léger l'appelle : TERCENO, le Barbe aux grandes mains.

TOMASSINO BASTIA, d'Angrogna, morto in Puglia.

BASTIANO BASTIA, d'Angrogna, morto in Calabria. Perrin, et Gilles dans la préface à sa traduction italienne des Psaumes, l'appellent SÉBASTIEN. Léger l'appelle BARTHÉLEMI, probablement pour avoir mal lu l'abréviation de *Bast*.

GIACOMINO BELLONATO, d'Angrogna ; Léger l'appelle GIACOMO. Perrin, qui l'appelle JEHAN, ajoute : " Il fut le premier Barbe qui entendit à mariage „.

GIACOBO GERMANO, della Valle di Perosa.

M. BENEDETTO GOIVANNO ; Léger : GIOVANNI ; Perrin : BENNOIST GORRAN.

GIOVANNI ROMAGNOLO, di Sisena [Cesena] en Italie ; Perrin : de Sesene en Italie ; Léger : de Siene.

FRANCESCHINO, di Fraixineria.

MICHAEL PORTA, della Val Puta, ora detta Loisa ; Perrin : de la Val Louyse ; Léger : du val Pragela.

PEIRON FLOTTO, di Pragela.

M. ANGELINO, della Costa (en Provence).

Léger omet ces deux derniers noms ; mais en revanche il en insère un autre qu'il est seul à mentionner :

GIACOBO DI LEGERO.

DANIELE di Valenza (en Dauphiné).

GIOVANNI, di Molines.

" Ces deux, dit Perrin, furent envoyés en Bohême pour servir aux Eglises vaudoises recueillies audit Royaume : mais ils trahirent les Eglises, et leur firent beaucoup de mal, car ils descouvrirent aux ennemis desdits Vaudois tout ce qu'ils avoyent reconnu de leurs troupeaux d'où advint une grande persécution. Ce qui occasionna les Eglises de Bohême d'écrire aux Eglises Vaudoises des Alpes, de ne plus appeler en telles vocations que personnes desquelles la foy, probité et zèle fut connu par longue épreuve „.

M. PIETRO MASSON, ou Masçon, di Borgogna, e

GEORGIO MORELLO, di Fraixineria, que nous retrouverons plus loin. Perrin les dit : les derniers Barbes, qu'ils ont eu.

Il ajoute néanmoins les deux suivants, qui se trouvent dans les deux listes :

STEFANO NEGRINO e

LUDOVICO PASCALE.

Miolo et Léger insèrent encore les noms suivants :

GIOVANNI, di Mus in Provenza. " Fait prisonnier en Provence pour la religion, et délivré par une singulière providence, il fut envoyé en Calabre et mourut en route près de Luca „ [Lucques].

TOMMASO BERMONDO, di Pragela.

PIETRO BEVILACQUA, della Valle di S. Martino.

Barba GIOANNETTO, di Fraixineria.

„ PAOLO BERMONDO, di Pragela.

PIETRO BORRELO, di Vilarreto, in Val Clusone, " emprisonné à Poccapaglia allant en Calabre, mais délivré en payant rançon „, Léger : grosse rançon.

MATTHEO GAUTIERO, di Faeto in Val Clusone ; Léger : de la Communauté du Faet en Val Cluson. Il n'existe aucune commune de ce nom, mais il y a deux grands hameaux du Roure, le Grand et le Petit Fayet, d'où nous verrons plus tard sortir un autre pasteur Gautier.

ANTONIO GRENONE, d'Angrogna. Léger : GIANONE.

MARTINO GONINO, d'Angrogna. Mis à mort à Grenoble le 26 Avril 1536.

MARTINO ARNOLLO, d'Angrogna.

LAURENZO PIGNATELO, in Fenestrelle. Léger : PIGNALES de Fenestrelles.

M. FRANCESCO VALLO, della Comba della Valle di Lucerna ; Léger : VALLIS. Il était de la Combe du Villar, et se signait VALLE.

M. GILIO DE GILI, della Valle di Perosa.

M. FRANCESCO LAURENZO, della Valle di S. Martino.

Quoiqu'il ne s'agisse plus de Barbes, avant de poursuivre notre étude nous donnerons la fin de la liste de Miolo et Léger :

" Un catalogo dei Nomi di alcuni dei Discepoli Successori di quegli antichi Barbi, che vissero circa l'anno 1587, e spesero i lor talenti nell'opera del Ministero.

M. STEPHANO PEROTO, di Usseo in Val Clusone. Léger: PEYROTTO.

M. PHILIPPO PASTORE, di Pragela. Léger: PHILIPPE, pasteur de Pragela.

Il commet la même bévue au sujet du suivant.

M. HUGO PASTORE, di Pragela.

M. PIETRO BERNARDELLO, di Pragela.

M. DANIELE BERMONDO, di Pragela.

M. ANDREA RIPERTA, di Fraixineria.

M. GIOVANNI NICOLETO, del Villaro di Bobio. Léger: NICOLESO.

Oltre i suddetti furonvi più altri che esercitarono il Ministero nelle Valli al medesimo tempo, i cui nomi seguono:

(Miolo, non Vaudois lui-même, ne marque ici que les Vaudois des Vallées, tandis que Léger en insère d'autres qui, d'ailleurs, furent bien postérieurs au 1587).

M. AUGUSTINO GROSSO, postérieur à Miolo.

M. MELCHIOR DI DIO, della Torre, nella Valle di Lucerna.

M. PAOLO GARNERO, di Dobio. Léger: de Boby.

M. DANIEL CHANFORANO, d'Angrogna.

M. ANTONIO BONGIORNO, di Bobio.

M. HENRICO ROSTAGNO, di Val Perosa. Léger: MM. HENRI ET DAVID ROSTAIN, de Val S. Martin.

M. PIETRO GIORDANO, della Valle di Clusone.

M. DANIELE MONINO, di Villaro in Lucerna.

M. STEFANO LAURENTIO, della Valle di S. Martino.

M. PIETRO GILIO, della Valle di Perosa.

M. MICHAEL APPIA, di S. Giovanni in Lucerna.

M. VALERIO, CORNELIO e JOSEPHO GROSSI fratelli.

Les frères Gros ne sont mentionnés que par Léger, qui remarque avec raison qu'on pourrait nommer beaucoup d'autres pasteurs vaudois. C'est ce que nous tâcherons de faire dans la suite. Voyons d'abord quelle position prirent les Barbes vis-à-vis de la Réforme.

II. — Les derniers Barbes et la Réforme.

Les rapports des Vaudois avec ceux qu'avait nouvellement réveillés le souffle de la Réforme, en Allemagne et en Suisse, donnèrent une nouvelle impulsion à l'œuvre du ministère. L'on sentit alors le besoin d'ouvriers plus instruits et plus nombreux, ainsi que de Bibles et d'autres ouvrages de piété, pour les répandre parmi le peuple. Dès lors commencèrent ces visites réciproques entre les Vallées et la Suisse, qui devenaient plus fréquentes quand le danger était plus pressant, et qui se perpétuèrent jusqu'à la Révolution française.

En 1526, Martin Gonin et Georges de Calabre allèrent en Allemagne et en rapportèrent des copies des premiers ouvrages de Luther. Il semble que Gonin ait fait plusieurs fois de semblables voyages puisque Rorengo, avec sa grossièreté habituelle, l'appelle le *mulet de la Réforme* parceque chaque fois il rapportait une lourde charge de livres.

En 1530, Georges Morel et Pierre Masson furent chargés par les Vaudois de Provence de porter des lettres à Bâle et à Strasbourg pour demander à Œcolampade et à Bucer la solution de plusieurs problèmes qui les occupaient. Ces lettres, ainsi que les réponses des réformateurs, ont été publiées par Perrin et Ruchat.

Les deux Barbes conférèrent aussi avec Haller, à Berne, avec Zwingli, et avec Farel, Saunier et Viret, les réformateurs de la Suisse romande. À leur retour, en traversant la Bourgogne, Masson, qui en était originaire, fut reconnu et arrêté à Dijon où il fut mis à mort. Morel rentra seul en Provence où il rendit compte de sa mission dans des mémoires dont il reste une copie latine et une copie en langage vaudois. Comme les Barbes plus âgés, et les plus au courant des affaires des églises, étaient dans les Pouilles et en Calabre, ils furent consultés, et le synode, qui devait décider si l'on ferait corps avec les réformés, fut convoqué pour l'été de 1532, à Angrogne, sous les châtaigniers des Chanforans. Gonin alla en Suisse pour inviter à ce synode les réformateurs de langue française. À la suite d'une

conférence qu'il eut avec eux, à Grandson, au commencement d'Août, il repartit accompagné de Farel, Saunier et Olivétan.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de la Réforme, ni de donner toute la richesse de détails que nous fournit la correspondance des réformateurs, publiée par Herminjard. Bornons-nous aux faits qui concernent plus particulièrement les Barbes et le ministère de la Parole.

Le synode des Chanforans se tint du 12 au 18 Septembre 1532 " en présence de tous les ministres et aussi du peuple „ est-il dit. Cette assemblée eut une importance exceptionnelle, car il s'agissait pour les Vaudois de rejeter tout ce qui, dans les croyances ou dans les pratiques religieuses de leurs pères, sentait encore le romanisme. Les auteurs papistes ont bien remarqué ce passage et l'ont même exagéré. Ainsi Rorengo, qui dit que les Vaudois avaient embrassé le *luthéranisme* après le voyage de Gonin en Allemagne, fait dater de ce synode leur conversion au *calvinisme*. À la suite du rapport du barbe Morel sur sa mission, on vota, mais non sans de longues discussions, des conclusions tendant à accepter les principes posés par Oecolampade et Bucer et appuyés par Farel et Saunier. Ces conclusions, écrites dans un italien qui se rapproche fort du piémontais, ont été conservées parmi les manuscrits déposés à Dublin, et publiées, entre autres, par M. E. Comba dans la *Rivista Cristiana* de 1876, à p. 265. Comme Gilles en fait la remarque, ce document est loin de résumer toute la croyance des Vaudois réformés : les dogmes principaux, qui étaient professés par les deux parties, ne furent pas même mis en discussion.

Le synode, voyant le besoin urgent qu'il y avait d'une traduction française de la Bible qui pût se répandre parmi le peuple, vota, dit Gilles, 1500 écus d'or pour doter d'un tel trésor les réformés de langue française.

Cependant les conclusions dont nous avons parlé n'avaient pas été prises à l'unanimité. Il y avait quelques personnes qui, admirant le passé de leur église et pleines de vénération pour le souvenir des anciens Barbes, regardaient comme une apostasie le pas que venaient de faire les Vaudois.

Ce parti avait à sa tête les Barbes dauphinois Jean, de Molines, et Daniel, de Valence. Les lettres du temps nous apprennent que l'opposition s'appuyait sur les principaux et les plus riches d'entre les Vaudois, qui craignaient pour leurs biens si ces innovations réveillaient le zèle persécuteur de l'Eglise dominante, et sur les nouveaux convertis du romanisme, qui voulaient retenir plusieurs des choses auxquelles ils avaient été habitués. Quand il eurent vu que leur avis n'était pas suivi, les Barbes Jean et Daniel, sans même en prévenir l'assemblée, partirent pour la Bohême et la Moravie, où survivaient encore quelques traces de l'ancienne église vaudoise. Les chefs de ces églises, sur les rapports que ces Barbes leur firent à leur point de vue, écrivirent aux Vallées une lettre de reproche que les même Barbes rapportèrent, et qui a été publiée par Herminjard.

Pendant ce temps, Farel et ses compagnons n'abandonnaient pas l'œuvre si bien commencée. Le mouvement qui s'opérait à Genève y fixa Farel pour quelque temps, mais Saunier et Olivétan furent jusqu'en 1536 les missionnaires des Vallées. Ils y rentraient ensemble dès Novembre 1532 avec Gonin et un certain Guido, qui était peut-être aussi un Barbe. Olivétan s'arrêta probablement en Piémont jusqu'en Mai ou Juin 1535, travaillant à sa Bible, qu'il date " Des Alpes, 12 Février 1535. „ Saunier passa dans la Provence, qu'il avait aussi pris à cœur d'évangéliser. Il revint de Suisse en Piémont en Août 1533, trop tard pour le Synode de Pral (15-19 Août), qui avait confirmé les délibérations du précédent et démenti ce qu'avaient référé en Bohême les deux Barbes conservateurs. Ce Synode, impatient des retards survenus dans la publication de la Bible, avait aussi chargé Saunier de veiller à ce que ce travail fût achevé le plus tôt possible.

En 1534 Froment vint prêcher aux Vallées; il rentra en Suisse avec Saunier et Olivétan pour s'occuper de la Bible, que Pierre de Wingle put leur remettre en Juin 1535. Une embuscade en Savoie empêcha que les premiers exemplaires arrivassent en Juillet aux Vallées: les frères de Farel, arrêtés à Faverges en Savoie, furent relâchés parce que Saunier, à

qui on en voulait, avait réussi à s'enfuir à Genève. Deux mois plus tard, la même comitive repartait avec Olivétan, qui put ainsi présenter sa Bible au synode vaudois, de nouveau assemblé pendant six jours aux Chanforans (Septembre 1535). Bersour, seigneur de Rocheplate, rôdait aux abords d'Angrogne avec sa bande de pillards. Il surprit quelques sentinelles qui lui dirent qu'elles faisaient la garde pour les ministres assemblés aux Chanforans avec des pasteurs venus de Suisse, " et qu'entre les autres il y en avoit un qui s'appelait M. Farel, qui avoit la barbe rouge, et un beau cheval blanc, et deux autres en sa compagnie, desquels un avoit un cheval quasi noir, et l'autre estoit de grande stature, un peu boiteux „. Muni de ces données et d'autres encore, Bersour guetta le départ des voyageurs et put s'emparer de Saunier et d'un de ses compagnons. Des prisons de Pignerol ils passèrent bientôt dans celles de l'inquisition, à Turin, et ce ne fut qu'en Avril 1536 que Berne put obtenir leur libération, en échange du prêtre Furbity, emprisonné à Genève. Saunier rentra en Suisse où un autre champ de travail l'attendait.

Olivétan quitta les Vallées peu de jours après, et il n'y a aucun indice qu'il les ait jamais revues. Il mourut à Rome en Août 1538.

III. — Le Collège des Barbes.

Nous avons déjà vu, dans les pages qui précèdent, que les Barbes avaient une école dans nos montagnes, mais les anciens auteurs n'en précisent pas l'emplacement. Jean Lóger (p. 4 de son histoire, imprimée en 1669) est le premier qui la place au Pra-du-tour. Voici ce qu'il en dit : " Le Pra-du-tour est aussi l'un des lieux où, durant les plus épaisses ténèbres, et les plus grandes persécutions, les anciens *Barbes* ou Pasteurs des Vallées ont encore toujours librement presché et conservé le Collège, où ils instruisoient ceux qu'ils preparent au S. Ministère, d'où jusqu'au temps de la Reformation ils tiroient la plus-part

des Pasteurs qu'ils envoyaient prêcher l'Évangile es Païs éloignés, afin d'y former et planter encore des Églises, et d'où aussi l'on envoyait des jeunes gens pour étudier dans les Vallées „.

Une semblable affirmation se retrouve dans les ouvrages du papiste Benoist (Histoire des Vaudois et des Albigeois, Paris 1691) et de Brez. Ce dernier, qui écrivait en 1794, après avoir rapporté les expressions de Léger, ajoute: " On voit encore de nos jours la grotte qui servoit de collège à nos anciens barbes... au fameux Pré-du-Tour, dans la communauté d'Angrogne „. Il est évident que Brez emploie *grotte* dans le sens du patois *crotta*, cave; dans ce cas sa description est exacte. L'anglais Sims, qui visita les Vallées en 1814 et 1823, écrit: " Au Pré du Tour était le collège où les pasteurs vaudois recevaient leur éducation pendant les âges ténébreux... cependant, il n'y a plus aujourd'hui aucun vestige de cette école, si l'on en excepte une pierre blanche de très-grandes dimensions „.

Après cela, il est pour le moins étrange que Gilly déclare qu'il n'y a plus de traces du collège d'Angrogne, sauf la tradition. La feuille, publiée pour la fête du 15 Août 1855 au Pradutour, va plus loin. Elle assure qu'il n'y a pas trace du Collège des Barbes, et que " plus aucune ruine, pas même une pierre ni une tradition n'en marque le lieu „.

En 1877, lors de la construction de l'église actuelle, la large pierre blanche dont parle Sims fut placée dans le nouvel édifice. Elle était auparavant dans la cave ou *crotta* d'une maison, qu'on appelle le *Coulege*, se servant ainsi du même mot que Léger, Brez, Sims et tous les autres auteurs ont employé pour indiquer l'ancienne école des Barbes. Naturellement, il y a loin de là à croire que le sombre et étroit caveau où la famille Rivoire du *Coulege* conservait son laitage ait servi d'école aux Barbes et qu'il soit resté intact depuis lors; trop de ruines se sont accumulées dans nos Vallées, surtout en 1655 et 1686, pour rendre la chose probable. Mais les mentions périodiques de cet emplacement, que nous avons citées, et la persistance jusqu'à aujourd'hui du nom de *Collège* nous semblent suffisants pour affirmer que les Barbes ont tenu, pendant

assez longtemps, leur école au Pra-du-tour, à 5 minutes au-dessus de l'église actuelle.

Le changement de leurs croyances sur plusieurs points de doctrine, au synode de 1532, dut faire sentir aux Vaudois l'insuffisance de l'enseignement théologique tel que pouvaient le donner les anciens Barbes. Vers la même époque, l'ouverture d'excellentes écoles en Suisse et ailleurs y appelait les jeunes aspirants au ministère.

Il semblerait même que le Barbe Morel eût déjà étudié à l'étranger, car Crespin dit que " les Vaudois l'avaient entretenu aux écoles ", sans spécifier plus clairement. Dans ce cas, on s'expliquerait d'autant mieux le rôle prépondérant qu'il joua dans la marche de son église vers le calvinisme.

La correspondance de cette époque, publiée par Herminjard, parle à plus d'une reprise de jeunes Vaudois qui, si nous avons bien compris, étudiaient à Turin. Nos pères auraient donc essayé dès lors de se faire une carrière dans leur patrie. Mais ces légers indices s'évanouissent bientôt. Cependant, le Collège des Barbes dut continuer son œuvre pendant une vingtaine d'années encore, car nous arrivons à une époque où les relations avec Genève semblent interrompues, comme nous allons le voir. Peut-être cela vient-il uniquement de ce que les sources nous manquent.

Quoiqu'il en soit du moment où le Collège des Barbes fut définitivement clos, Gilles le place peu après 1532, et tous les auteurs sont d'accord à dire que les derniers Barbes qui en furent les élèves furent Gille des Gilles, et François Laurens, morts tous deux en 1588.

A suivre.



STORIA DEI SIGNORI DI LUSERNA



PARTE SECONDA

I TEMPI MODERNI



CAPITOLO V.

Carlo Francesco ed Emanuele Filiberto Manfredi nella guerra per l'acquisto del Marchesato di Saluzzo e della Provenza. — Nascita di Filippo Emanuele Manfredi. — Il Lesdiguières invade il Piemonte e la maggior parte dei Signori di Luserna gli si sottomette. — Assedio e resa di Cavour. — Vicende della guerra in Piemonte. — Cariche onorifiche conferite ai Manfredi. — Lodovico Bigliore. — Persecuzioni contro i Valdesi e parte avuta in esse dal conte Carlo Francesco Manfredi. — Morte di Beatrice di Savoia.

Nell'anno 1588 Carlo Emanuele, il quale, sebbene giovanissimo, era già spinto da quell'insaziabile ambizione, che per poco lo doveva trarre all'estrema rovina, approfittando delle discordie da cui era travagliata la Francia, assalì all'improvviso il Marchesato di Saluzzo, e per impadronirsene più prontamente, divise l'esercito in tre parti, affidandone una al conte di Frossasco, l'altra a Gaspare Ponte, signore di Scarnafigi, e la terza a Carlo Francesco Manfredi (1), al quale venne dato l'incarico di espugnare il castello di Centallo ove, oltre agli abitanti, stava un presidio di due compagnie francesi, sotto il comando del signor di Ciglian.

Il Luserna, dopo aver ripetutamente esplorato di giorno il forte, in cui tentò invano di penetrare col pretesto di voler parlare al governatore, giunta la notte, si calò nel fosso pieno d'acqua, insieme con un certo Andrea Silva di Racconigi; ma essendo stato udito dalla ronda, poco mancò che non fosse ammazzato, e dovette la sua salvezza solo all'oscurità che impedì lo si scorgesse. La notte del 27 settembre mosse con la sua compagnia d'ordinanza e con 400 soldati alla volta della città,

(1) Guichenon, op. cit. t. 3. pag. 288 e sgg.

ma scorto dai Francesi e datosi l'allarme, di modo che l'impresa pareva omai poco meno che disperata, fece con le scale dar l'assalto, il quale da due lati non riuscì, per essere l'acqua troppo profonda. Il conte allora buttandosi nel fosso, lo passò a nuoto, e trovata presso alla porta una cortina mal difesa, penetrò nella città con soli 50 uomini, mentre la maggior parte dei suoi soldati, essendo corsa la voce ch'egli era stato ucciso, era fuggita: però egli, lungi dal perdersi d'animo si scagliò coi suoi contro i nemici e li respinse sino al castello, ove si rifugiarono e d'onde si difesero coi cannoni e coi moschetti.

Tornò quindi alla porta che venne, insieme con quella del ponte levatoio e con un'altra vicino al castello, scassinata con pugnali ed altre armi, onde entrati altri 100 uomini, appiccarono il fuoco a due carri di canapa secca, gridando: Savoia e vittoria; il che fece ritornare i soldati i quali erano fuggiti. A questi se ne aggiunsero tosto degli altri, sicchè in breve il Luserna ebbe ai suoi comandi 2000 fanti ch'egli alloggiò nella terra e con essi si diede a travagliare senza posa i difensori del castello, i quali, sia per lo scoppio d'una polveriera, sia per la poca speranza di avere aiuti dalla Francia, sia infine per le preghiere degli abitanti, in seguito ad un nuovo e più furioso assalto notturno, finirono per arrendersi col patto che, salvo le armi e le insegne, potessero portar seco la loro roba: e ciò venne fedelmente osservato; anzi il conte Carlo riconsegnò spontaneamente al capitano Taschet un cavallo turco del valore di 500 scudi, toccatogli in sorte nella ripartizione del bottino, e occupata la fortezza, rimandò la guarnigione a Castel Delfino, dopo averle fatto promettere di non portare per un anno le armi contro il duca.

Di questi avvenimenti il Manfredi informava il suo sovrano con una lettera del 30 settembre, in cui gli raccontava come dopo aver ucciso e ferito molti nemici, avesse per tagliar loro i viveri, fatto "sbusar molte case di modo che era aprochiato uicino al castello", tanto che i difensori, dopo aver chiesto invano una tregua, erano venuti a patti: chiedeva pure se dovesse fortificare o smantellare il forte, a cui pareva mirasse il Lesdiguières e ringraziando S. A. per il dono fattogli dei beni confiscati agli

ugonotti (cioè valdesi) Girolamo Gosio (1), Costanzo Marchisano, Giorgio Garnero e Baldassarre Franco, lo supplicava di fargliene avere quanto prima la spedizione (2).

In un'altra lettera del 1 ottobre faceva sapere a Carlo Emanuele che alcuni fra i principali abitanti di Centallo gli avevano chiesto di prestar giuramento di fedeltà al nuovo signore con tanta insistenza, ch'egli aveva finito per accogliere la loro istanza: però siccome sembrava che l'intenzione del duca fosse che essi continuassero ad essere, in apparenza se non in realtà, fedeli al re di Francia e buoni cattolici, soggiungeva che si sarebbe annullata ogni cosa e che i cittadini si sarebbero contentati di mandare a Torino ambasciatori con l'incarico di rinnovare le loro preghiere. Il Luserna tornava quindi a ringraziare per il dono fattogli, e all'invito che domandasse altri favori, rispondeva aver egli ricevuto più che non meritasse nè desiderare altro che la grazia del suo sovrano. Manifestava poi la speranza di conquistare il castello " loco forte, qual assetò esercito formato del marchese di pescara „, come pure Dogliani, la valle di Stura e Demonte. Finiva col dire che i numerosi suoi soldati alloggiati a Centallo e a Cuneo non erano stati pagati, tanto che i primi avrebbero, se non fosse giunto in tempo, saccheggiato il borgo: e perciò chiedeva gli venisse inviato denaro (3).

(1) di Dronero, padre di Vincenzo e G. Battista Gosii, che si ritirarono in seguito nel Val Luserna per causa di religione. Sembra che quei beni siano poi stati riscattati dai loro proprietari. Del resto una simile ricompensa doveva pur troppo essere meritata dal Luserna, giacchè sin dal 14 novembre 1575, aveva incominciato ad occuparsi dei Valdesi del Marchesato, scrivendo segretamente ad Emanuele Filiberto aver egli saputo da " un homo de' principali di questa uale „, il quale era " della religione „ che gli ugonotti del Delfinato, sostenuti da quelli di Pragelato, stavano tentando di sorprendere Dronero: e più tardi, il 15 maggio 1588, scriveva da Cuneo a Carlo Emanuele per avvisarlo che " quando li ugonoti fussero patroni di Centallo, Busca, Savigliano et Fossano non starebbono sicuri senza bon pressidio con gran spesa „. Arch. di Stato, lettere di Particolari, a. 1572 e sgg.

(2) id. id.

(3) id. id. La presa di Centallo venne, fra gli altri, celebrata da Raffaele Toscano, il quale nel suo poema inedito: *Le guerre di Piemonte, dedicato alla duchessa Caterina d'Austria* (Bibl. Nazionale di Torino, Ms. II, 19), si esprime a questo proposito, nel modo seguente: (p. 6).

Fu ne la stessa notte ancor Centale
Dal conte Carlo di Lucerna preso,
Fido verso il suo Principe, e reale

Lasciato quindi in Centallo il capitano Giorgio Morra di Cuneo, il conte Carlo partì alla volta di questa città per curarsi della febbre che lo travagliava da parecchi giorni, ma non ne ebbe il tempo, e tornato in campo s'impadronì in breve del castello di Rocca Sparviera e di Demonte, ove fortificò una cappella. Intanto il duca, espugnata Saluzzo, aveva posto l'assedio a Revello, sotto le cui mura gli erano giunti nuovi rinforzi, fra i quali 300 soldati condotti dal conte Emanuele Filiberto Manfredi, che aveva anch'egli dovuto abbandonare momentaneamente il governo di Savigliano: onde di fronte ad un esercito di parecchie migliaia d'uomini (1), il castello dovette capitolare dopo una valorosa difesa.

Morto Enrico III, pugnalato da Giacomo Clément (1589), Carlo Emanuele che oramai aspirava non solo al marchesato di Saluzzo, ma al trono di Francia, decise d'invadere la Provenza, ove la guerra già si era accesa tra i partigiani del nuovo re, Enrico IV e la Lega, della quale, col re di Spagna, entrò a far parte anche il duca. Dopo varie peripezie, il conte di La Valette avendo ripreso Tolone, Carlo Emanuele, richiesto di soccorso, mandò ai suoi alleati la compagnia di lancieri di D. Ferrante Nova, quella di cavalleggieri di D. Amedeo di Savoia, 800 uomini comandati da Filippo Soleri, conte di Monasterolo e 1500 (2) fanti, divisi in sette compagnie, sotto gli ordini di

D'alta virtù, d'alto valore acceso:
 Figliuol di quel gran Carlo. ch'immortale
 Nome, a Cuneo acquistò, da lui difeso,
 Quando già di Brisacco il conte altiero
 Sotto v'andò con cor spietato e fero.

Canta quindi l'assedio di Cuneo, di cui parlai altrove, e fatto l'elogio del defunto conte Carlo, così conclude:

Si vede con qual senno habbia in Centale
 Carlo Francesco, suo figliuol primiero,
 Agli Aquitani fatto abassar l'ale
 Mostrandosi ogn'hor più gagliardo e fero.
 Se di questa Famiglia alta, e immortale
 Volessi dir tutto il valore intero,
 Lungo sarei; ma convien ch'io ritorni
 A Carmagnola, e che più non soggiorni.

(1) 1000 soldati di Francesco Martinengo, 1000 del conte di Masino, 600 del conte Francesco della Rovere e di Francesco Arconati, e i 300 del Luserna.

(2) Garola (loc. cit.) dice 1600.

Emanuele Filiberto Manfredi, il quale, il 4 ottobre, aveva dovuto nuovamente abbandonare la sua residenza per recarsi a Nizza, ove si passarono in rivista le truppe ducali. Di lì pare sia tornato a Cuneo ove si trovava il fratello, ma ripartì ben tosto (1) alla volta della Provenza col suo piccolo esercito, in cui si trovavano 160 cavalieri, mentre il resto si componeva di moschettieri, di petti a botta (sic) e di archibugieri: quanto alle insegne, erano tutte bianche e rosse, colore dell'arma di Casa Manfredi, e i bagagli del conte, fra cui letto, argenteria ecc., richiesero 20 muli per il passo del colle di Tenda: è quindi naturale che con tanto lusso egli spendesse più di 7000 scudi d'oro, senza poter ottenere dal duca un adeguato compenso.

Invasa la Provenza, durò la guerra per parecchio tempo con varia fortuna, dando al Luserna l'occasione di segnalarsi particolarmente all'assedio di Salon de Crau, di cui egli conquistò uno dei sobborghi: però essendo sopraggiunto il conte Bernardo de la Valette, gli alleati furono costretti a ritirarsi. A poco a poco le sorti mutarono: i Francesi da assaliti si fecero assalitori, ed entrati nel Marchesato, s'impadronirono di Barcellonetta, catturandone il comandante (2): quindi le truppe del La Valette e del Lesdiguières s'avviarono verso il Piemonte attraverso al colle dell'Argentera.

In queste circostanze la duchessa Caterina, allora reggente, ordinò al conte Carlo Manfredi, rimasto a Cuneo (3), di recarsi incontro al nemico e di fortificarsi con 22 compagnie di fanteria a Bercès, sulla strada del colle, ove fu tosto raggiunto da Giov. Andrea di Scalenghe, conte di Piossasco, che gli condusse

(1) il 15 ottobre.

(2) Gennaio 1590.

(3) Da questa città egli aveva poco prima, li 22 novembre 1589, scritto alla duchessa una lettera in cui le faceva noto aver egli, secondo gli ordini ricevuti, cassato 100 fanti che ivi servivano, i quali però insistevano per essere pagati, non avendo essi da circa otto mesi ricevuto che un quarto del loro stipendio, sborsato dal conte stesso. Chiedeva perciò gli si mandasse denaro, altrimenti "li soldati si consumarebbono di spese sopra le hostarie". Soggiungeva poi aver, secondo i comandi di S. A., cercato d'indurre i sindaci di Cuneo a tener il mercato fuori della terra, al che avevano risposto "che per non hauer borghi ne hostarie fori per riceuer li forastieri, questo causarebe il suiamento del mercato et consequentemente le loro gabelle non li frutrebbono"; perciò si proponevano di mandare ambasciatori a Torino, per appianare tale questione. Arch. di Stato, lettere di Particolari, mazzo cit.

200 soldati tratti dalla guarnigione di Torino. Con essi s'accinse a riprendere Barcellonetta e vi riuscì, se non che, tornati i Francesi, fu nuovamente respinto da entrambi i posti occupati: però la loro perdita fu in parte compensata con la sconfitta toccata agl' invasori per opera del capitano Tosello di Limone e con l'offensiva che il Luserna prese passando le Alpi e recandosi a fortificare il Preito di Meirone, ove per altro il freddo era così intenso, che non si potevano aver pietre e che al mattino due muli ebbero a trasportar via le sentinelle morte assiderate (1).

Dopo alcune scaramucce il conte per la fatica ammalò (2) e avutane licenza dal duca, si fece trasportare a Cuneo "tirato da villani sopra la neve in un' arca pastoira", non essendo, a quanto pare, riuscito a procurarsi un veicolo più conveniente: e pochi giorni dopo la sua partenza il signor di S. Fronte e il marchese Filiberto di Ceva, suo luogotenente nel governo di Cuneo, furono rotti dai Francesi. A sostituirlo nel comando dell'esercito venne nominato il capitano Ercole Negro, il quale finì col riprendere Barcellonetta: sicchè il Luserna non ebbe più a prender parte alla guerra, in cui, salvo per il principio, non aveva avuto campo a segnalarsi, forse meno per imperizia che per l'inferiorità numerica delle milizie Sabaude.

Intanto era tornato dalla Provenza anche il fratello, il quale, forse per gli strapazzi sopportati, si ammalò alla sua volta così gravemente in Torino, che ritenendolo spacciato, gli somministrarono l'olio santo: ma per un miracolo della Madonna di Loreto, così almeno credeva il buon conte Carlo, risanò e poté riprendere il suo servizio nell'esercito ducale. In quanto al primo fu da Cuneo chiamato a Torino, ove dopo aver avuto elogi da Carlo Emanuele, venne, il 1º maggio 1590, nominato comandante della cittadella e dei forti di Val di Susa e colonnello delle milizie di quella valle, ascendenti a circa 5000 fanti: nelle quali cariche stette sino al 1595, con fatiche e spese infinite (3).

(1) Guichenon op. cit. pag. 290 e sgg. Memorie di C. F. Manfredi, loc. cit. cfr. Istoric discorso di Giuseppe Cambiano di Ruffia in Monum. Hist. Patr. Script. t. I, col. 1236-1261.

(2) Orinava sangue.

(3) Memorie, pag. 405.

In quel tempo, cioè il 21 gennaio 1592, gli nacque il figlio primogenito, a cui la duchessa Caterina volle si dessero i nomi di Filippo Emanuele, in memoria del padre Filippo II, del suocero Emanuele Filiberto e del marito, allora in Provenza. Padrino del neonato fu il duca stesso rappresentato dal principe di Piemonte, Filippo Emanuele (1), madrina la zia del padre, Giacomina, contessa d'Entremont: però siccome non potè, essendo infermo, venir trasportato a Torino, costoro si fecero rappresentare in Luserna da Gaspare di Ginevra, signor della Bâtie Lullin, governatore d'Ivrea e d'Aosta, cavaliere dell'Annunziata, più tardi plenipotenziario ducale al trattato di Lione, e da Carlotta Porporato, zia paterna del bambino. "Le battezzaglie, a quanto lasciò scritto il conte Carlo, furono solenni, coll'intervento di gran parte degli uomini della Valle... e di molti forestieri. La colazione fu di 300 piatti di Maiolica coll'armi del Casato dipinte, pieni d'ogni sorta di confetture „ i quali " furon messi a sacco da chi più potevali abbrancare „. Oltre a ciò il castello della Torre, di cui era governatore Luigi Comazzolo, sparò quanti pezzi di artiglieria aveva, il che essendo stato udito dai valligiani, si fecero dappertutto fuochi d'allegrezza e salve di moschetti per tre notti continue. Al battesimo poi intervennero per lo meno 600 archibugieri, sì cattolici che Valdesi " in bell'ordine schierati ad accompagnarlo alla chiesa, e nel cortile della stalla eranvi 60 mortaretti che sparando tutti fecero bel sentire „, " benchè, aggiunge il narratore, si stimi che quello strepito offendesse gli orecchi del bambino, di modo che se ne sentì poi sempre in vita „ (2). Quanto alla madre, non sappiamo quale impressione le abbia fatto tutto quel frastuono: è però lecito credere che malgrado la noia e la spesa, l'animo suo sia stato dolcemente lusingato da tutte quelle dimostrazioni, le quali, per quanto esagerate, venivano pur sempre a palesare ai Manfredi come fosse ancor vivo l'amore ed il rispetto dei loro sudditi.

Frattanto la guerra continuava e già l'impresa di Provenza

(1) morto in Ispagna nel 1605.

(2) Garola, loc. cit.

accennava a finir male per il duca, allorquando il Lesdiguières che sino allora si era contentato di battagliare sui confini dei due Stati, con una mossa arditissima invadeva il Piemonte nell'autunno del 1592, ed entrato in Val Chisone, s'impadroniva, il 2 ottobre, del Castello di Perosa, mal difeso da Francesco Cacherano. Di lì, dopo aver tentato invano di sorprendere Pinerolo, moveva rapidamente alla volta del Val Luserna, di cui i deputati, visto il pericolo che li minacciava, si riunirono con quelli del Val San Martino per deliberare sul da farsi; e tutti insieme, dietro il parere del loro governatore, conte Emanuele, tornato allora al suo posto, inviarono delegati alla corte ducale per chiedere consiglio: e avutane risposta che stante la mancanza di soldati, si regolassero secondo le circostanze, per non lasciar rovinare il paese, si accordarono col Lesdiguières e gli fornirono le contribuzioni richieste.

In quel mentre il condottiero francese, preso Miradolo, era entrato nella valle del Pellice, che occupò senza alcuna difficoltà, essendosi arreso sin dal 3 ottobre anche il Comazzolo che il conte Emanuele (1) aveva lasciato a capo del presidio della Torre: questo esempio fu tosto seguito dalla guarnigione di Mirabocco, onde tutta la valle rimase in mano dei Francesi. Il maresciallo dopo aver fatto riedificare il castello di Luserna, intimò allora agli abitanti di recarsi a Bricherasio, ove aveva posto il suo quartier generale, a prestargli giuramento di fedeltà e dopo qualche obiezione fatta forse per salvare le apparenze, i Valdesi a cui non doveva dispiacere di ubbidire ad un valoroso capitano della loro religione, gli si sottomisero volentieri (2). Lo stesso fecero anche i cattolici, e fra questi i signori Giov. Francesco, Cristoforo e Fabrizio di Luserna, di cui l'ultimo rappresentava anche Cristoforo Bigliore di S. Giorgio (3), suo suocero, Goffredo, suo fratello, e Giov. Giacomo Manfredi, suo zio, assenti per causa di malattia: ed a questi si aggiunsero Cristoforo e Giov. Michele Rorenghi, di Campiglione, e Giovanni

(1) e non Carlo, come dice il Guichenon.

(2) Gilles op. cit. t. II, pag. 37 e segg.

(3) doveva essere il penultimo dei nove figli di Giorgio Bigliore.

Gali, che il Léger, dal quale tolgo queste notizie (1), chiama uno dei Signori e Conti della Valle e di cui non ho saputo ritrovare il casato: a meno che non si tratti, come è molto probabile, d'un rappresentante della nobile famiglia Gili di Bricherasio. In quanto agli altri di cui non ci viene dato il cognome, dovevano appartenere il primo ai Manfredi, il secondo ai Bigliori e l'ultimo ai Rorengi (2), dimodochè venivano così in certo qual modo a rappresentare i tre rami dei feudatari.

Da questo omaggio rimasero naturalmente esclusi i due fratelli Carlo ed Emanuele Filiberto Manfredi; chè il primo rimasto a Torino, doveva opporsi alle mire dell'ambasciatore di Spagna, Don Giuseppe di Acunha, il quale, col pretesto di vegliare alla sicurezza dell'infante duchessa di Savoia, tentava d'introdurre gli Spagnoli in città e cercava a tal uopo di corrompere il governatore, promettendogli coi favori della sua Corte, cento scudi d'oro al mese di pensione, qualora gli avesse lasciato presidiare la fortezza, in caso di sconfitta del duca: ma il Luserna seccamente gli rispondeva bastargli i suoi 2000 Piemontesi, e tosto rivelava la trama ai suoi sovrani, che gli si mostrarono gratissimi. Però la sua condotta non garbava ai fautori di Spagna, fra cui il Presidente Baratta e il senatore Ripa, i quali lo accusarono di essere stato attratto dalla zia Giacomina d'Entremont al partito francese, e gli suscitarono tante noie, ch'egli finì col dimettersi, non occupandosi più in altro che nei lavori del Consiglio Segreto, di cui era uno dei membri più influenti (3).

Dal canto suo il fratello, perduto gran parte del Piemonte,

(1) *Histoire générale des églises évangéliques des Valées de Piemont*, Leida 1669, t. II, pag. 157. Questo omaggio venne prestato il 1 Novembre 1592.

(2) di Campiglione. Doveva esser figlio di Michele Rorengo e di Margherita Manfredi.

(3) *Memorie*, pag. 405-406. Della stessa epoca abbiamo una sua lettera al duca, nella quale lo informa avere avvisato, secondo gli ordini ricevuti, i capitani Renzo, Geronimo, Alessandro e Pelleta a tenersi pronti per ogni occorrenza. Parla poi dei disegni su Carmagnola, attribuiti al Lesdigières, avvalorati dal fatto che il signor di Baldissero (ugonotto, a quanto sembra, e consegnato nel 1593 da Carlo Emanuele al papa che lo fece processare dall'inquisizione) aveva già armato in suo favore 30 cavalieri e 200 fanti: spera però nel capitano Tosello o consiglia di portar la guarnigione da 20 a 40 soldati. Lettera scritta da Torino il 22 settembre 1592. Arch. di Stato, mazzo cit. cfr. Ricotti t. III, pag. 165.

si era ritirato con 400 soldati nel castello di Cavour, antico possesso dei Savoia — Racconigi, il quale, perchè situato sulla vetta del monte, veniva ritenuto inespugnabile: ma non tardò ad essere assalito dal Lesdiguières, che dopo aver tentato invano di batterlo dalla pianura, trascinò con argani i suoi cannoni sino in cima ad una delle due alture, detta il monte di Bramafame, e di lì, stando a pochissima distanza, aprì subito il fuoco contro i difensori. Il duca che si aggirava nei dintorni, tentò invano di soccorrerli, chè i soldati condotti a tal fine dal milanese Fabio Aribaldi, vennero, sebbene di notte, scoperti e messi in fuga; il loro capitano ferito fu condotto prigioniero nel castello della Torre, ove il francese Claudio de l'Olivier aveva sostituito il Comazzolo; ed una seconda spedizione, benchè meglio organizzata, non ebbe esito molto più felice, giacchè solo 300 uomini, portanti ciascuno un sacchetto di farina, riuscirono a giungere sani e salvi nel forte, ove recavano per altro un soccorso ben meschino: gli altri o non arrivarono in tempo o andarono dispersi.

In queste circostanze il Luserna a cui mancavano ormai viveri e munizioni e al quale una battaglia perduta dalla cavalleria ducale nei dintorni di Garzigliana aveva tolta l'ultima speranza, si arrese li 8 dicembre 1592, dopo un assedio di venti giorni e lo sparò di cinquemila cannonate per parte dei Francesi, ottenendo però di uscire con tutti gli onori militari. Non si capisce quindi perchè il Rorengo abbia in seguito lasciato scritto che il forte venne espugnato "con poca riputatione delli difensori, che furono stimati inesperti, per essersi ritirati senza difesa", a meno che non ci si voglia vedere un altro segno del malanimo da lui nutrito verso quei suoi parenti (1).

A poco a poco mutarono le sorti della guerra: l'esercito ducale spalleggiato dagli Spagnuoli, ricuperò la maggior parte del

(1) Rorengo op. cit. pag. 111-112 Gilles t. II, pag. 42-43. Ricotti t. III, pag. 156 e segg. Muston, Israël des Alpes, Paris Marc Ducloux, 1851, t. II, pag. 127 ecc. Secondo lo stesso Rorengo (pag. 132) i Valdesi avrebbero chiesto, sebbene invano, l'anno seguente al Lesdiguières che venissero nominati gli ufficiali di giustizia fra i loro correligionari, ad esclusione dei loro legittimi signori: il che, se vero, non tornerebbe certo ad onore del governo di questi ultimi.

Piemonte, e ripreso Bricherasio, si spinse sino alla Torre, ove parecchie persone furono ammazzate o maltrattate dalle soldatesche brutali, e fra esse alcune gentildonne, probabilmente di Casa Luserna, le quali per poco non ebbero troncate le dita a cui portavano preziosi anelli (1): sicchè in breve non rimasero in mano dei Francesi che Mirabocco e Cavour, di cui l'ultima fu tosto investita dal duca. Però essendosi nuovamente mosso il Lesdiguières alla volta d'Italia, Carlo Emanuele gli mandò incontro il conte Emanuele Filiberto Manfredi ad offrirgli una tregua, a patto di scambiare Cavour colla fortezza di Morestel, vicino a Grenoble, oppure con una grossa somma di denaro: il Lesdiguières chiese invece la città di Berre in Provenza, e quella sua proposta sembrava dover essere accettata: se non che dietro parere del Consiglio di Stato finì per essere respinta ed il Luserna se ne tornò senza aver concluso nulla (2).

Intanto la valle del Pellice era stata nuovamente occupata dal conte Carlo, il quale con 2000 fanti e 500 cavalleggieri riprese il Torrazzo di S. Michele e ristabilì in quei luoghi la giurisdizione della Casa di Savoia (3): quindi gli abitanti fatti consapevoli delle minacce che si andavano proferendo contro di loro dai cattolici, tornati quasi onnipotenti, si riunirono in Angrogna, Torre, Villar, Bobbio e negli altri comuni, segnatamente dietro i consigli di Fabrizio Rorengo e di Beatrice di Savoia e con deliberazioni del 9 e 11 novembre 1594, nominarono vari deputati, i quali si recassero dal duca per chiedere perdono e per ottenere la conferma dei loro antichi privilegi (4). Fra i convenuti notiamo specialmente Giovanni e Giacomo Bigliori di Bobbio, già decaduti dell'antico titolo nobiliare e passati omai a far parte della "università", cioè della riunione dei capi di famiglia. — Gli eletti, in numero di 25, presentarono, il 21 novembre, una umilissima supplica a Carlo Emanuele, il

(1) Gilles t. II, pag. 49-50.

(2) Ricotti, op. cit. pag. 130-131 cfr. Arch. di Stato, negoz. Francia, mazzo VI.

(3) Garola loc. cit.

(4) Arch. di Stato, Prov. di Pinerolo, mazzo V, n. 2 e 3, mazzo X, n. 23. Mi dispiace di non poter riportar qui questi documenti, importanti per il gran numero di cognomi valdesi che vi si trovano, e che per lo più non differiscono dai cognomi attuali.

quale perdonò loro la loro defezione, a patto che la religione cattolica fosse ovunque ristabilita, che si restituissero alle chiese i beni stati loro tolti, che si pagassero le decime ed altri carichi ecclesiastici e si costruissero due forti, per i quali si lasciassero ostaggi fino a che fossero compiuti. In quanto alle altre quistioni religiose, il duca le rimise al giudizio di alcuni suoi ministri (1).

In questo modo, caduto nelle sue mani anche il forte di Mirabocco, il duca riebbe tutta la valle e potè ricompensare degnamente i due feudatari che in mezzo a tante traversie gli si erano mantenuti fedeli. Già sin dal 28 gennaio 1593, aveva concesso loro una pensione di 1000 scudi d'oro per risarcirli dei danni patiti per opera degli "heretici", i quali si erano "tornati ad impatronire delle Valli", (2): ora poi essendo essi stati reintegrati nei loro domini, pensò a dar loro nuove cariche. Nel 1595 la duchessa Caterina elesse Carlo suo Maggiordomo, ufficio ch'egli mutò ben presto in quello di Maggiordomo maggiore dei principi che servì per parecchi anni "con travagli di corpo e di animo infiniti, dormendo nelle camere loro, nè mai abbandonandoli un momento", sino all'epoca in cui i tre maggiori vennero mandati in Ispagna. Il duca allora gli offerse quella carica che più gli piacesse a corte, senza però dargli nulla, e solo più tardi, essendo tornati in patria quelli dei suoi figli che erano sopravissuti, lo riconfermò nella prima carica. In compenso gli assegnò bensì una pensione annua di 1000 scudi d'oro oltre a 6000 altri, ma benchè i relativi decreti fossero stati debitamente interinati, accadde anche questa volta ciò che soleva troppo spesso accadere col duca di cui le sostanze non

(1) Gilles, op. cit. t. II pag. 52-54. Arch. di Luserna m. 101. Suppliche, n. 33, ove viene riportata integralmente, in termini tali, che stringono il cuore. I deputati furono, per il Val Perosa Giov. Giacomo Bontempo, Bartolomeo Volle e Francesco Tessore, per Pinasca Battista Porta e Marcello Botta, per Villar Perosa Martino Cauero (?) e Antonio Grangieto, per Pramollo Maurizio Pasquet e Peirotto Ribetti, per San Germano Michele Balmas, per la Torre Martino de Martina e Domenico Reymondet, per Angrogna Giorgio Bonnet, Girardo Malan e Giovanni Buffa, per San Giovanni Antonietto Malanot e Pietro Bartolomeo, per il Villar Matteo Violino e Giovanni Bertin, per Bobbio Chiaberto Boddetti e Pietro Meille, per Roccapiatte, San Bartolomeo e Prarostino (allora divisi) Antonietto Gardiol, Bartolomeo Forneron e Giovanni Rostagno, i quali tre ultimi non sapevano scrivere.

(2) Arch. di Luserna, m. 8.

sempre uguagliavano il gran cuore, ed il Luserna non ebbe nè da questo, nè da altri lati un quattrino; onde si rimase non più ricco e più malcontento di prima. Cercò quindi, per quanto poteva, di rinunciare ai pubblici uffici, in cui non aveva sino allora trovato altro che disinganni e si ritirò a Luserna (1).

Ivi i gesuiti, i quali sin dal 1583 avevano preso in affitto mediante 96 fiorini annui la casa del signor Giacomino Bigliore, posta sulla piazza (2), andavano cercando in tutti i modi di ricondurre i Valdesi nel grembo di Santa madre chiesa, e a tal fine avevano coi pastori frequenti dispute dopo le quali ognuno continuava, come al solito, a rimanere del proprio parere. Ad una di esse, tenutasi agli Appia, nel marzo 1596, tra il ministro Daniele Chanforan e il gesuita Giov. Battista Rossetti, presiedette, dietro incarico avutone dal duca, il nostro conte, il quale, sentiti i ragionamenti dei due oratori, fu richiesto dal pastore del suo giudizio: ma egli si schermì dicendo che se avessero disputato intorno alle qualità d'un buon cavallo o d'una buona spada, avrebbe potuto dare il suo parere: ma che trattandosi delle loro controversie, non poteva nè voleva farlo: che del resto aveva ordine di recarsi prontamente a Torino dal sovrano, al quale sarebbe stato lieto di riferire che i Valdesi non si scostavano dalle dottrine cattoliche, quanto si credeva comunemente, e che qualora gli si ordinasse di assistere a qualche altra conferenza, lo farebbe volentieri. Detto questo si ritirò col suo seguito, nonostante l'insistenza del pastore che lo pregava di rimanere un'altra ora per assistere alla totale sconfitta dell'avversario, il quale per conto suo dovette avere in seguito un solenne rabbuffo dal Luserna, a quanto sembra ritenere il Gilles, testimonio oculare di quella curiosa scena (3).

Con questo colloquio non furon però tolti di mezzo gli attriti tra le due parti: giacchè i gesuiti, spalleggiati apertamente dal duca, il quale, con editto del 5 febbraio 1596 (4), era persino

(1) Memorie loc. cit. cfr. Garola loc. cit.

(2) Rorengo pag. 217-218.

(3) op. cit. t. II, pag. 60 e sgg.

(4) Rorengo, pag. 136-137.

giunto a comminare la pena di morte e la confisca dei beni a chi avesse osato minacciare o molestare in qualsivoglia modo coloro che avessero avuto l'intenzione di recarsi alle loro prediche, come pure chi avesse menomamente disturbato i reverendi padri, presero nuovo ardire e con il loro fare provocante aizzarono vieppiù quelle misere popolazioni che ammaestrate dall'esperienza, odiavano in essi i peggiori rappresentanti dell'abborrita corte di Roma: onde nacquero nuovi scandali e disordini, a sedare i quali fu inviato il Senatore Giov. Battista Robino, con decreto dell'11 agosto. In esso lo si autorizzava a far rimettere ai cattolici i beni di cui fossero stati spogliati, a far rientrare i Valdesi nei limiti loro assegnati, a procedere contro i ministri o particolari rei di minacce proferite contro coloro che avessero abiurato o volessero abiurare, e a favorire in tutti i modi l'incremento della religione cattolica (1).

Il Robino, trasferitosi a Luserna, emanava il 20 agosto, un editto in cui, accennato "a molti insulti fatti ai molto Reverendi padri", e alla mente di S. A. che avessero "da andare su e giù di esse valli a predicare a quelli della pretesa religione per tutti i luoghi e ragionar con luoro dei dogmi della fede et di dir la santa messa, di condurre compagnie di disciplinanti per udir le prediche et la detta santa messa et di far ogni altro esercizio pertinente alla conversione d'heretici et servitio di Dio, conforme alla pia e santa mente di soa santità", proibiva nuovamente, sotto le pene stabilite dal duca, di molestare con atti o con parole i gesuiti ed i loro aderenti; il che apriva l'adito ad infiniti soprusi, bastando per far condannare un Valdese la denunzia d'un testimonio qualsiasi che poteva anche essere falso, il quale oltre a rimanere ignoto, riceveva per la parte sua cento scudi. Dichiarava inoltre che in caso di contravvenzione il comune sopra il cui territorio fosse avvenuto il fatto, sarebbe tenuto a pagare al fisco ducale 1000 scudi d'oro, a meno che non presentasse il colpevole nelle mani della giustizia a Pinerolo, nel termine di tre giorni, e che sarebbero ritenuti responsabili il padre per il figlio, il marito per la moglie ed i padroni

(1) Rorengo, pag. 143.

per i servi. Infine esortava caldamente “ gli molto Ill^{ri} Sigrⁱ Conti di Luserna... in nome di S. A. a continuare nell’accom-
pagnare detti padri, hor gli uni, hor gli altri andar a far sì
santa opera „ ; ordinava ai Comuni di far scortare quella gente
di tre o quattro uomini, quando ne fossero richiesti, e faceva
“ per voce di crida et affissione di copie nei luoghi soliti „ no-
tificare il suo decreto in tutta la Valle del Pellice.

Ciò dispiacque naturalmente ai nobili, i quali potevano bensì,
per fervore religioso, coadiuvare i missionari nella loro impresa,
ma non volevano veder menomata la loro giurisdizione e perdere
così gli emolumenti che speravano di ricavare dalla confisca dei
beni dei loro sudditi: per cui, dichiarando lese le loro preroga-
tive, ricorsero al duca pregandolo di annullare l’ordine del se-
natore, in quanto si riferiva al pagamento delle multe da essi
reclamate per intero, e al sottrarre i loro sudditi alla loro giu-
risdizione, conducendoli illegalmente a Pinerolo. A questo, il
Robino, interpellato, rispose non aver avuto l’intenzione di
pregiudicarli in alcun modo: poichè se aveva ordinato che i rei
venissero condotti a Pinerolo, lo aveva fatto unicamente per
non esservi carceri sicure in Luserna; quanto alle multe da
attribuirsi al fisco e non ai feudatari, accorgendosi senza dubbio
di aver torto, cercava di scusarsi attribuendo lo sbaglio ad una
mera inavvertenza del suo segretario (1). In seguito a ciò i
Luserna mandavano un’altra supplica al Consiglio di Stato, il
quale alla sua volta si rivolgeva all’avvocato patrimoniale, An-
tonio Bagnasacco, e questi in un suo parere semi-latino dava
loro pienamente ragione (2). In questo modo fu definita la ver-
tenza con particolare soddisfazione dei Signori, che non ave-
vano nemmeno pensato di proteggere i Valdesi sottoposti alla
loro giurisdizione, ma avevano solo cercato, come fecero pur
troppo anche più tardi, di approfittare delle loro disgrazie per
arricchirsi con le loro spoglie. — Quanto al Robino, dopo alcuni
vani tentativi, finì per ritirarsi senza aver fatto nulla, e per
qualche anno si poté di nuovo godere nella valle d’una tranquil-

(1) 19 settembre 1596.

(2) Arch. di Luserna, m. 101 suppliche, n. 40.

lità, per altro più apparente che reale, giacchè andavano maturando nuovi torbidi e nuove persecuzioni.

In questo periodo i Luserna ebbero poche occasioni di far parlare di sè: e fra i fatti di qualche importanza ricordiamo solo come nel 1598, Filippo Emanuele, figlio primogenito di Carlo Francesco Manfredi, venisse nominato commendatore dei SS. Maurizio e Lazzaro, sebbene non avesse che sei anni, mentre al padre suo venivano assegnati la Gran Croce dell'Ordine e il titolo di Gran Priore di Roma, a cui si aggiunse, nel 1601, il collare dell'Annunziata. Al neo-commendatore il principe Filippo Emanuele mandò a regalare la propria spada con il pugnale e i finimenti di velluto rosso e bianco: il principe Vittorio Amedeo un vestito col cappotto di velluto rosso e bianco ricamato e la berretta, il principe Filiberto i borzacchini bianchi con gli speroni argentati, ed il principe Maurizio, poi Cardinale, la croce d'oro (1). A tali onorificenze si aggiunse l'anno seguente, per lui e per il fratello Giov. Francesco, quella della prima tonsura, nella quale occasione la duchessa Caterina gli regalò « una prospettiva con un Ercole a cavallo con diamanti e rubini », del valore di 300 scudi d'oro, e le valli di Luserna e d'Angrogna, insieme con Barge, Bagnolo ed altre terre circonvicine grandi doni, fra cui « belle vacche giovani, dette manze ».

Nello stesso anno il padre di lui venne dal duca incaricato di riordinare la milizia paesana della provincia oltre il Po, come pure di visitare, in previsione d'una nuova venuta del Lesdiguières, le fortezze di quella regione, con la facoltà di recarvi tutti quei cambiamenti che gli fossero sembrati opportuni (2). In questo modo, benchè scontento, a ragione o a torto, del suo sovrano, continuava a mostrarglisi devoto e a rendere allo Stato servigi notevoli negli anni burrascosi che precedettero il trattato di Lione.

In ciò non si può dire sia stato imitato da tutti i Luserna, giacchè uno di essi, Lodovico Bigliore, luogotenente di porto e capitano nel Castello di Nizza, trattava nello stesso periodo segretamente col Lesdiguières, per consegnargli la fortezza, il che

(1) 3 luglio 1597.

(2) Garola, loc. cit. Memorie pag. 413-414.

sarebbe stato un colpo gravissimo per le armi sabaude. Fortunatamente, avutosi sentore della trama, il Bigliore veniva arrestato il 28 agosto 1600 e, posto alla tortura, denunciava vari suoi supposti complici, i quali dopo un breve confronto vennero subito rilasciati, per essere stati ritrovati innocenti: ed egli riconosciuto colpevole di alto tradimento, venne il 19 novembre trascinato per le strade a coda di cavallo, quindi pubblicamente impiccato al prato delle oche, poi squartato ed esposto sulla via, mentre il suo capo veniva collocato sul molo, al disotto del castello ove aveva premeditato il suo delitto (1). — Non mi è stato possibile ritrovare altre notizie intorno a quel disgraziato, morto in un modo così orribile, ed è probabile che la stessa sua famiglia abbia avuto cura di far sparire quanto potesse ricordare il nome del traditore. Ad ogni modo doveva appartenere al ramo di Bobbio o a quello di S. Giorgio: anzi può darsi fosse pronipote di quel Bartolomeo Bigliore, scudiere ducale, da me nominato altrove, e avo del senatore Giov. Battista, di cui avrò ad occuparmi in seguito (2).

Quanto a Carlo Francesco Manfredi, a cui debbo ora tornare, la sua opera venne di nuovo ben tosto richiesta a motivo dei torbidi sorti nella Valle di Luserna per colpa dei gesuiti e del curato della Torre, Obertino Braidà. Costui col suo fare arrogante e con le angherie usate verso gli abitanti valdesi per obbligarli al pagamento delle decime, aveva irritato parecchi giovani del comune, i quali, una notte del 1600, andarono, forse solo per impaurirlo, a schiamazzare davanti alla sua casa: onde egli, preso da timore, saltò dalla finestra e andò a ricoverarsi probabilmente a S. Giorgio, dai Bigliori (3), senza essere ulteriormente molestato. Però la cosa non finì lì, poichè i presunti colpevoli avendo avuto dal podestà l'ordine di recarsi a tenere gli arresti in casa di uno dei nobili (forse Rorenghi della Torre) ed essendo disposti ad ubbidire, vennero avvisati che lì si voleva invece condurre nelle carceri di Torino: onde temendo per

(1) Gioffredo, Storia delle Alpi Marittime in Monum. Hist. patr. Script. t. II, còl 1692, cfr. Alliaudi, Note Storiche cronologiche di Pinerolo, Mss. III, 15 (Biblioteca civica di Pinerolo).

(2) V. i vari alberi genealogici.

(3) Il Gilles, t. II, pag. 102, dice: vers un gentilhomme habitant un demi mille loin de là.

la loro vita, fuggirono e formarono il primo nucleo di quei banditi i quali furono per parecchi anni il terrore della popolazione cattolica della Valle, e fra gli altri, anche dei feudatari, di cui molti, per soverchio zelo religioso, dovevano essere venuti sempre più in uggia ai loro sudditi: però ci mancano i particolari a questo riguardo, giacchè uno dei testimoni oculari di quegli avvenimenti, il Rorengo, allora fanciullo, dopo riferiti gli eccessi commessi verso i sacerdoti e le chiese, soggiunge: "Mi contento tacere i mali trattamenti ricevuti da miei genitori e da mia casa: accettando la scusa, che se furono acciecati i sudditi a ricedere dalla Chiesa Santa, come non saranno tollerabili ne mancamenti verso i Signori temporali?" (1).

A sedare quei tumulti e a ristabilire possibilmente la religione cattolica nella Valle, cosa che era pur troppo allora riuscita nel marchesato di Saluzzo, s'inviarono quindi alla volta di Luserna sui primi di febbraio dell'anno 1602, Carlo Broglia, arcivescovo di Torino, il governatore di Pinerolo, Ponte e Carlo Francesco Manfredi, che noi ritroviamo con dispiacere associato ad un'opera avente per fine la rovina di tante povere famiglie. È bensì vero che le sue poco floride condizioni di salute, unite al desiderio di rivedere la madre moribonda, basterebbero a spiegare la sua venuta: ma è pur vero che a queste ragioni si deve aggiungere anche l'intolleranza religiosa che allora regnava sovrana. Giunti a Luserna accompagnati da un branco di preti e monaci, i nostri personaggi andarono ad alloggiare nel palazzo del conte e fatti ivi chiamare i capi di famiglia, tanto fecero con preghiere e minacce, che una parte di essi acconsentì ad abiurare. Quindi scesero a Bibiana per proseguire la loro impresa, ma ivi trovarono gli animi così saldi, che disperando di riuscire, persuasero agli abitanti di mandare una deputazione al duca, di cui le esortazioni sarebbero state più efficaci: però anche questo mezzo non riuscì che in parte, giacchè uno degli inviati, Valentino Bolla, la cui moglie, di origine cattolica, era figlioccia del conte Carlo, ricusò di mutar religione, e gli altri, dopo un momento di debolezza, tornarono alla loro chiesa (2).

(1) op. cit. pag. 148.

(2) Gilles, t. II, pag. 124 e segg. Rorengo, pag. 152.

Non ostante questo scacco parziale, gli sforzi per la conversione dei Valdesi continuavano non senza qualche frutto ed in essi, sebbene malato, si adoperava anche il Manfredi, di cui ci è pervenuta in proposito una lettera delli 11 febbraio al duca. Ivi dopo avergli detto che la madre dopo aver molto combattuto col male, era omai ridotta a tal punto da non aver più speranza di vita, soggiungeva: " Hogi alcuni ugonoti di bubiana de principalli mi hano risposto sopra quello li dissi (cioè probabilmente sopra la necessità di mutar religione o di abbandonar le loro case), che sono humilissimi sudditi di V. A. e pronti a obedirla nel capo di absentare, supplicando V. A. solamente darli qualche tempo di uender loro beni. Altri dicono uolersi catholicizare et ne ho parola di alquanti, subito che sentino publicare l'ordine di V. A. „; indi forse con lo scopo di mitigare le persecuzioni contro quegli infelici, continuava col dire: " Et perche io non mi sento bene et che gia sono entrato in purga, la quale non potro finire di cinque o sei giorni, et intanto non potrei partire di qua senza gran dano et pericolo, suplico V. A. darmi licentia di fermarmi questi pochi giorni, et tratanto commandarmi se hauero a dir altro a questi ugonoti „, e terminava con queste parole: " Li sindici di Engrogna, et delle altre terre Ugonote son stati a uedermi, ne mi hano detto parolla sopra il particolare di questi che debono absentare, anzi con quelli della torre mi sono doluto che habiano fato un sindaco Ugonoto, et egli stesso et li altri hano detto di leuarsi da quel ufficio. Humilmente a V. A. basio le mani et prego il Signore per soi contenti „ (1).

Alcuni giorni dopo, il 17 febbraio, l'arcivescovo di Torino scriveva alla sua volta da Bibiana la seguente lettera a Carlo Emanuele: " Hoggi ho cominciato a trattare con alcuni de' principali della pretesa religione, et scorto che per uia amoreuole si potrà far poco: onde sendo necessaria qualche dimostratione per uia della osseruatione che V. A. Ser.^{ma} haueua gia ordinata al Sr Colonnello Ponte, nel qual parere è tuttauia Mons^r di Lucerna: la supplico a degnarsi di commetterla di nuouo con

(1) Arch. di Stato, Prov. di Pinerolo, mazzo 15, lettere diverse riguardanti li Religionari delle Valli di Luserna a. 1601-1628 n. 3.

più stretto ordine et scriuere parimente à detto Mons^r di Lucerna di assistere e fauorire à tutto poter suo il negotio anch'esso: il quale percio saria di bisogno che si fermasse qui cinque ò sei giorni di più, che non farebbe, e sarà per giouare assai, sendo egli tanto più inferuorato à questa santa opera per le essortationi di Madama di Lucerna sua Madre, che se ne uà a morire una santa, lasciando tanti documenti buoni, che fà stupire ogn'uno, che la sente, non parlando mai d'altro, che delle cose di Dio: et hauendoli io mandata la mia beneditione, essa ha mandato dir à me tre cose di molta sostanza et spirito (1) e se non ero impiegato nelle cose della Chiesa per esser festa, andauo ancor oggi à uisitarla, ma spero di farlo domani. Siccome poi i Valdesi, persuasi che tutte le angherie di cui avevano ragione di lagnarsi venissero fatte all'insaputa del duca, pensavano di ricorrere a lui per ottenere giustizia, l'arcivescovo soggiungeva: "In questo punto hò presentito, che uengono persone da V. A. con supplica in nome di tutti gl'heretici della Valle per ottener di non essere astretti à mutar religione: ma mi rendo tanto certo della sodezza, e santo zelo di V. A. che non sarà per far manco con questi, che si degnò di far con quelli di Meana e Matthi (2), li quali fece arrestar in Torino, onde ne risultò la conuersione di tante anime con somma lode di V. A. Ser^{ma} a cui per fine faccio humilissima riuerenza „ (3).

Dal confronto fra le due lettere si vede subito come il conte, uomo di cuore, benchè aizzato dai preti e pur troppo anche dalla vecchia madre, a cui doveva sembrar più agevole l'entrata in paradiso, quando fosse riuscita in quell'opera meritoria, si occupasse con gran moderazione di questo brutto affare e cercasse con la sua presenza e forse anche col far perder tempo di allontanare i mali che minacciavano i suoi sudditi; mentre l'altro, uomo di chiesa, procedeva senza tanti riguardi e si giovava di tutti i mezzi, pur di riuscire a salvare a modo suo le anime di

(1) Non sappiamo quali fossero; forse si riferivano al metodo da tenere per la conversione degli eretici.

(2) in val di Susa, i quali vennero pressochè annientati in quel tempo; cfr. Arch. di Stato, mazzo cit. ove si trovano a questo proposito due lettere (del 1601) del nunzio pontificio al duca.

(3) id. id. n. 4.

quegl'infelici, anche quando ne fossero andati di mezzo i loro beni e la loro vita.

Più tardi ancora, il 22 febbraio, l'arcivescovo tornava a scrivere al duca che il luogotenente di giustizia, Bergera, mandato in Luserna a far prigionieri tre abitanti rei di eresia, aveva potuto catturarne un solo, e che in cambio dei due altri ne aveva fatto prendere uno appartenente alla popolazione della riva sinistra del Pellice; motivo per cui lo si era dovuto rilasciare; però riteneva che l'esempio dato sarebbe per produrre ottimi effetti, specialmente se il prigioniero condotto a Pinerolo, si mandasse "di lungo in galera, ò almeno à Cunio", con voce che si spedisce a Nizza, finchè se ne prendessero degli altri. Riteneva quella dimostrazione necessaria, affinchè gli eretici non credessero si facesse la cosa solo *ad terrorem* e non si burlassero, stando ostinati. Si riprometteva grandi effetti dal decreto che il colonnello Ponte pubblicò il 23 dello stesso mese, ordinando agli eretici di Luserna, Bibiana, Campiglione e Fenile di abiurare o di abbandonare le loro case entro cinque giorni, sotto pena, come al solito, della vita e della confisca dei beni (1): ma credeva si sarebbero ottenuti maggiori risultati, qualora il duca stesso fosse riuscito a convertire i tre contro cui era stato spiccato mandato di cattura; nel caso contrario proponeva si confiscassero i loro beni valutati a 20,000 scudi, il che sarebbe stato di ottimo esempio al rimanente della popolazione che si stava ostinata "per le minacce di quei due ò tre soli". Infine si rimetteva per più ampie informazioni a Mons^r di Lucerna che s'era "affaticato assai in questo negotio" (2).

In mezzo a tanti sconvolgimenti, il povero conte aveva pur dovuto assistere la madre la quale era omai giunta al fine della sua vita. Dopo essere stata a lungo travagliata dalla febbre, sentendosi morire, lodò Iddio, lo ringraziò, fece in italiano una orazione al S. S. Sacramento, ed avuto l'olio santo, fece chiamare a sè i due figli a cui diede molti consigli e ricordi, be-

(1) V. Gilles e Rorengo, loc. cit.

(2) Arch. di Stato mazzo cit., lettera da Bibiana.

nedisse i nipotini che le si erano recati in sul letto, indi spirò il 18 febbrajo 1602 (1), trent'anni dopo la morte del marito.

Divulgatasi la mesta notizia, fu grande il compianto del popolo, massime dei poveri ch'essa aveva aiutato materialmente e spiritualmente. E veramente quel cordoglio dovette essere sincero, poichè non ostante i suoi difetti, quella gentildonna aveva avuta tanta parte nella storia non solo delle Valli, ma anche del rimanente del Piemonte, da dover lasciare grata memoria di sè. Dell'animo suo virile si ebbe una prova all'assedio di Cuneo: dell'affetto al popolo e alla famiglia se ne ebbero infinite durante la sua giovinezza e nei lunghi e burrascosi anni della sua vedovanza. Religiosissima, per non dire bigotta, stava negli ultimi tempi in orazione la maggior parte del giorno, cercava a tutta possa di convertire i Valdesi e pare ci sia pur troppo riuscita più d'una volta; accomodava differenze, accompagnava, anche quando pioveva, il viatico ed i morti che faceva seppellire, se poveri, a sue spese, mentre odiava le femmine impudiche e viziose. Di costumi semplicissimi, si cibava parcamente di qualunque cosa le si presentasse: fu bellissima di volto, allegra e sana (2). Insomma malgrado il suo fanatismo religioso, reso per altro spiegabile dai tempi in cui visse, fu senza dubbio una di quelle donne il cui nome merita di essere conservato non solo nei fasti d'una famiglia, ma in quelli della storia piemontese del secolo XVI^o.

(1) e non già l'8, come dice il Garola, da cui tolgo queste notizie.

(2) Memorie del conte C. F. Manfredi, in Garola loc. cit.

(Cont. vedi N. precedente).

PIETRO RIVOIRE.



LA STORIA INEDITA DEI VALDESI

NARRATA DA SCIPIONE LENTOLO



In un giro di vacanze che feci da ultimo in Isvizzera, mi venne fatto di visitare alcuni archivi e biblioteche, e di rinvenirvi documenti che mi occorreivano, per il seguito de' miei lavori. Dirò subito che ritrovai gli scritti di quel Gentile da Cosenza che fu decapitato a Berna perchè ritenuto eretico da Calvino e da altri teologi della Riforma, e non poche notizie intorno al patrizio messinese Giulio Cesare Pascale (da non confondersi col martire Giovanni Luigi) conosciuto finora soltanto da qualche suo scritto, non che intorno a Scipione Lentolo che avemmo pastore nelle valli d'Angrogna e di Luserna per sette anni, dopo la morte del Varaglia. Aggiungerò che levai dalla polvere non poche lettere di pastori e di sinodi valdesi, tra le quali alcune, in italiano e in francese, del nostro amato storico Pietro Gillio. Spero di regalare a suo tempo una parte di quei documenti al Bollettino della nostra Società di Storia Valdese. Mi limiterò in questo primo cenno a dire intorno alla storia che il Lentolo scrisse dei Valdesi, ed è rimasta inedita, benchè fosse pronta per la stampa. E senz'altro, incomincio.

È intitolata così: *Historia delle grandi e crudeli persecuzioni fatte a' tempi nostri in Provenza, Calabria e Piemonte, contra il popolo che chiamano Valdese, e delle gran cose operate dal Signore in loro aiuto e favore — raccolta fedelmente da Scipione Lentolo napolitano in tempo ch'egli era ministro della parola di Dio nelle valli d'Angrogna, Lucerna, Bobio, Peroscia e S. Martino in Piemonte.*

Consiste in un volume manoscritto in-12° grande, di 363 fogli, che si conserva presso la Biblioteca di Berna, codice 716. Cf. Herm. Hagen, *Catalogus Codicum Bernensium*, *Bibliotheca*

Bongarsiana, a pag. 513. Il frontispizio reca ad epigrafe Apoc. VI, 9. Al foglio 1 v. si legge un *Sonetto a Cristo*, e segue una dedica « agl' Illustri signori, il S^{or} Giovanni de' Guleri già Governatore di Valtellina, et il S^{or} Hercole de' Salci già Potestà di Tirano », con data di Chiavenna 1595.

Prima di entrare più addentro nell' analisi di questa storia, forse la più antica, dei Valdesi, non sarà inopportuno recare alcune lettere che trovai incollate al principio del volume, avanti il frontispizio, dalle quali risulterà come lo storico Perrin s' adoperasse onde gli venisse concesso di consultarlo. Eccole testualmente e per ordine di data :

Monsieur

Ceste Province eust advis au dernier Synode tenu en icelle que vous avez en main quelques vieux manuscripts concernants la croyance des Chrestiens appellez Vaudois. Ce qui en a este mis en lumiere cy devant vous oblige, par le zele qu' avez à l' édification de l'Eglise de Dieu, de les contribuer a l' amplification de l' histoire laquelle en sera d' autant mieux leue et avec plus de fruit quon recueillera d' icelle que l'Eglise de Dieu reléguée pour quelque temps es deserts y a este miraculeusement conservee comme une semence tres sainte creue en la hauteur quelle se voit a present par la benediction de l'Eternel. Ce qui nous importe en ceste faveur celeste, est de fermer la bouche a limportune crierie des adversaires qui pressent quon leur monstre en quels endroicts du monde a este cachee l'Eglise de Dieu lorsqu' exerceant des extremes cruautes contre elle pour l' ensevelir ils lont mescognue. A ce dessain y devons nous rapporter une singuliere affection et diligence Cest pourquoy nous vous supplions de nous faire part des dicts manuscripts, et les faire tenir sil vous plait a Monsieur Fenot pasteur pres Morges qui a autrefois demeure en ceste Province, lequel nous les fera tenir en mains de Monsieur Boucheron. Et sil eschoit quil vous faille despenser, donnez nous advis sil vous plait de combien, et nous y pourvoirons asseures que nous sommes qu'en chose de telle importance et qui est pour ledification de l'Eglise de Dieu, vous ny chercheres tant votre propre, comme sa gloire. Attendans donc ce benefice, ayant prie l'Eternel pour vostre prosperite, nous sommes, Monsieur,

Vos bien humbles freres les Pasteurs et Anciens des Eglises reformees du Dauphine assemblees en Synode a Sainct Paul Trois Chasteaux, et pour eux
 GUYON modérateur,
 DE CHAMBRUN adjoint
 MURAT recueillant les autres ...

E l'ultima firma non si può decifrare. Quindi la data :

De St Paul Trois Chasteaux ce 17 juin 1625.

A chi era diretta quella lettera ? Non è detto, ma è verosimile che venisse diretta al figlio di Scipione Lentolo, di nome Paolo e medico a Berna.

I manoscritti facendosi aspettare, Giovanni Perrin riscrisse onde sollecitarne l'invio : la prima e la seconda lettera, colla stessa data, sono dirette a due colleghi nel sacro ministero ; la terza, il giorno appresso, fu destinata al dottore Paolo Lentolo. Ecco le :

A Monsieur Fenot fidele ministre' du St Evangile a Lustri (Lutry).

Monsieur et tres honore frere.

Vous avez pris la peine. Nous en aurons le fruit. Car vos sollicitations envers M. Lentulus operent. Je vous en remercie au nom des Eglises de ceste Province, lesquelles vous ont prie de ceste recherche. Sil vous plait la parachever, nous tiendrons et paierons ce que vous accorderes avec sieur Lentulus. Mais parcequil croit qu'une traduction nous est necessaire, vous lui representerez sil vous plait que la despense en serait inutile, voire preiudiciable. Car la bonte de l'histoire gist a l'avoir au vray et naif langage auquel elle a este escrite. Il ne faut point quil craigne que ne luy conservions bien son autographe sil lui plait de vous le confier. Ce sera servir a la gloire de Dieu, principal but de tous nos dessains et labeurs. Et nen sentirons (sic) point par ingratitude lhonneur qui est deu a feu dheureuse memoire Mons. Lentulus le pere ni a M. son fils pour la conservation de ceste piece. Asseures len ie vous prie. Car sans l'avoir veu nous lhonorons et aimons pour demeurer comme je fay en mon particulier et a vous et a M. vostre frere, Monsieur, vostre tres humble serviteur et frere

J. PERRIN.

De Serres ce 4 janvier 1626.



A Monsieur Cherler fidele ministre du St Ev. a Gap.

Monsieur et tres honore frere,

Je repons a Monsieur Lentulus et a Monsr Fenot. Je vous envoie les lettres ouvertes afin que les voyes et corrigies ce que jugeres a propos. Je nay point de cognoissance ni de familiarite avec M. Sterginus. Je tiens que si la multitude des serieuses occupations quil a ne le destournent, quil a asses de zele et charite envers les Eglises de ceste Province pour interceder pour nous envers M. Lentulus pour par le moyen de M. Fenot nous faire

tenir ceste histoire tant attendue. Je vous prie den escrire aux S. Sterginus et de faire tenir mes lettres par voye asseuree. Ce quattendant je vous salue et vous coniure autant que je puis davoit des lettres de naturalite, afin que si (sic) vous arriroit par la volonte du Souverain a laquelle il se faut conformer de tourner dou vous estes sorti, par sa grace, vous ne missiez en peine les gens du Roy de lire vos livres... ou den faire des mouchoirs.

Je vous salue et suis, Monsieur et tres honore frere,

Vostre tres humble serviteur et tres affectionne frere

J. PERRIN.

De Serre ce 4 janvier 1626.



Monsieur

Jay eu charge au dernier Synode de ceste Province de supplier M. Fenot de traiter avec vous du degrevement necessaire pour la piece quaves en main. Je luy en escriis derechef. Ce sera servir à Dieu et edifier son Eglise que de contribuer au plus tot ceste clarte laquelle a paru dans les tenebres. Et dautant plus que la gloire de Dieu vous est en recommandation. Aussi attendons nous que vous nous feres part de ce qu'il a voulu par sa Providence qui aye este conserve par vous pour sa gloire. Nous vous en supplions. Les matieres marquees au plan que men aves envoye sont belles, lordre bon, et le zele de feu dheureuse memoire Mr vostre pere admirable, sa dexterite bien signalee. Le tout sera moyenant laide de Dieu recueilli pour ledification de son Eglise, et tout ce que M. vostre pere et vous aves contribue ne sera obmis par ingratitude. Cependant vous ayant humblement salue je suis, Monsieur,

Vostre tres humble serviteur

J. PERRIN.

De Serres ce 5 janvier 1626.

Segue, ultima, una lettera del Cherler a « Mons^r mon cousin », la quale parmi dovesse essere destinata al figlio Lentolo; dove dice di aver ricevuto lettera da lui, insieme con altre due indirizzate al Perrin. Conviene col Perrin che la traduzione non occorra, « seulement quon dessine vostre histoire ». Se mai, si troverebbe tra' pastori chi potrà tradurre gratis. « Il vaut mieux » que vostre recompense soit plus honorable et quon espargne » les pistoles quil faudrait bailler au translateur. Il eust este bon » que vous vous fussiez esclairci sur la recompense que vous » pretendriez davoit ». E l'esorta a non lasciar più a lungo quel libro « dans la poussière du cabinet », ma piuttosto gli faccia

« voir le jour a quelque prix que ce soit ». Lo muoverà di certo il dovere di dar gloria a Dio, edificare la chiesa, e onorare la memoria del genitore. Firmato : « Vostre tres humble » et affectionne serviteur S. Cherler », colla data « janvier 1626 ».

È chiaro da codeste lettere che la storia dei Valdesi, scritta da Scipione Lentolo, non era un segreto nè per la sua famiglia nè per i Riformati. Il che non vorrà stupire, quando sappiasi ch'era stata data a leggere a parecchi tra' correligionari, fino a destare in essi il desiderio di vederla stampata, come sperò, difatti, che seguisse.

Rifacciamoci ora a quella storia per analizzarla, a cominciare dalla dedica. Dalla quale basterà togliere le parole seguenti :

« Sono passati trenta tre anni che posi insieme questa » Historia (dunque l'anno 1562 o anche prima), poichè piacque » a Dio che non solamente mi trovasse e mi convenisse portare » gran parte del carico, fatica, pericoli et altre afflittioni che si » patirono nella guerra che fu fatta da' nemici della verità a i » poveri fedeli delle Valli di Piemonte, detti Valdesi, ma anchora » potessi havere buono e fedele aviso, sì delle cose accadute a » quei dello stesso popolo in Provenza alquanti anni prima, sì » di quelli che accaddero a coloro ch'erano in Calabria nel Regno » di Napoli intorno al medesimo tempo che le chiese di costoro » in Piemonte furono travagliate. Hora, perchè havendola data » a leggere a parecchi buoni, pii et honorati fratelli, tutti mi » fanno istanza ch'io procuri con ogni diligenza possibile di » farla venire in luce, non ho potuto mancare di pensarvi su e » pregare il Signore che mi mettesse nell'animo personaggi di » tal nobiltà e pietà che, dedicandola loro, si potesse sperare » che, col favore e benignità loro, tale effetto seguisse... Ho » voluto che per hora ella esca, se pur tale sarà il voler di Dio, » più tosto in lingua italiana commune, semplice e senza affet- » tatione alcuna di curiosi e procurati toscanismi ; onde la nostra » Natione, alla quale per ogni legge et humana siamo più obli- » gati, ne ricevesse il frutto e l'utilità che se ne spera ».

Motivata la dedica con diverse considerazioni che si risolvono in lodi ai signori ai quali era diretta, torna lo scrittore a dire

qua e là di sè, e de' suoi casi (tra gli altri, una prigionia di due anni); ricorda che la stirpe dei Lentuli era stata fra le nobili di Roma, e fa menzione di qualche suo scritto. Eccoci alla storia.

È divisa in sette libri.

Libro I. — Muove il narratore da Valdo, come dal primo valdese, senza dir nulla di rilevante, nè tampoco di nuovo. Espone la somma della dottrina dei Valdesi, facendola tutta moderna, ossia dandola per riformata. Racconterà, dic' egli, del popolo valdese, « solo quello che Satana ha macchinato a' tempi nostri ». E passa senz'altro in Provenza. Principia da Merindolo, accenna a Giorgio Maurello e a Pietro Latomò mandati a conferire con diversi riformatori; riferisce come i Valdesi dessero mano a riformare le loro chiese, e discorre volentieri dell'inquisitore fra Giovanni, detto da Roma, delle sue orribili crudeltà ben note, e della sua fine viepiù orrenda. La persecuzione, da costui iniziata, fu proseguita dal vescovo d'Aix etc. Sono citati alcuni valdesi di Merindolo, ma non compariscono. Segue un decreto di sterminio, draconiano, tremendo, che non s'ardisce subito eseguire. Intanto, gran convito a Aix, e ivi singolarissima conversazione fra 'l vescovo d'Aix, una gentildonna femmina sua e nemica dei Valdesi, il signor Alenco (sic) pio letterato favorevole a questi, il consigliere di Senas, il signor di Belgiuoco ed il presidente. Il convito finisce con poca allegria. I vescovi d'Aix, d'Arles etc., convenuti poi a parte, risolvono di promuovere l'esecuzione del decreto. E qui qualche episodio: quello del Bassinetto, libraio, che muore sul rogo con due bibbie legate al collo. Il presidente si lascia piegare, benchè a stento, a quella esecuzione, per quanto il signore di Alenco s'ingegnasse di persuaderlo che, con tale esecuzione, si appalesasse meno equo che non si fosse già dimostrato contro i topi! Il re Francesco I, nel frattempo, scriveva al governatore di Piemonte per avere informazioni intorno ai Valdesi, e avutele buone, mandava quindi lettere in favore di quei di Merindolo e de' loro correligionari. Ma di quelle lettere si fa mercimonio. Alfine s'ordina che vengano pubblicate, ma la

corte aggiunge che, entro tre mesi dopo la pubblicazione, i sospetti d'eresia si dovessero presentare al tribunale. I Merindolesi protestano, e gli ordini vengono reiterati. Allora sottomettono alla corte la loro confessione (v. fogli 30 r. fino a 40 v.). Inoltre, si raccomandano al cardinale Sadoletto, gli presentano una copia di essa confessione, soggiungendo: dove non sia conforme alle Scritture, chiaritelo, e siamo pronti ad abiurare. Il cardinale risponde per mezzo del segretario: essere egli dolente che avessero ad essere sterminati, e pronto a conferire a Carpentras (sede della sua diocesi) con quei di Cabrières; intanto, rimandava indietro i soldati che incominciavano ad insolentire; prometteva poi, che, dovendo andare a Roma, sarebbesi adoperato a lor favore col mostrare la lor confessione ad altri cardinali; « onde sperava che si ritroverebbe mezzo di congregare un concilio per il quale si facesse una buona riforma ». I Valdesi riaprivano l'animo alle illusioni. Però, quando fu di ritorno il Sadoletto, ebbe a disingannarli. Disse loro « che le cose erano di tal sorte corrotte e depravate in Roma, che non v'era speranza alcuna di riforma, anzi più tosto che di là aveva d'aspettarsi un apparecchio di guerra contra tutti quelli li quali non volessero vivere secondo gli ordini della Chiesa Romana ». Dopo altre tiriterie, vedendo quel che si minacciava loro, i Mirandolesi ricorrono al Re e ottengono qualche nuovo ordine favorevole; ma l'esecuzione ritardata diventa imminente, e l'eccidio segue, descritto in poche pagine (f. 64 v. a f. 68 r.), e il racconto finisce colla menzione della colonna eretta a Cabrière.

Libro II. — Esordisce colla descrizione delle Valli Valdesi di Piemonte: « Alcune Valli, nelle quali sono già alcune centinaia d'anni che vi abitano di questi Valdesi ». A Angrogna non si faceva più messa. Quei di Val Perosa, quando si cominciò l'inchiesta ducale che si dirà qui appresso sulla condizione religiosa degli abitanti, venivano talora alle prediche a Angrogna, e quei di Fenile, Campiglione etc. a S. Gianni (sic). A Perrero si faceva messa e non predica, ivi abitando i gentiluomini di quella vallata e imperversando ogni empietà. Si

cominciò a predicare pubblicamente prima in Angrogna (an. 1555, ai primi d'agosto). Fu a quel tempo che avvenne il fatto del naso mangiato dal lupo. « Un huomo di Brigherasso chiamato Giovan Martino Trombanti, il quale si vantava per tutto che taglierebbe un dì il naso al ministro di Angrogna, fu poco appresso assalito da un lupo arrabbiato che gli mangiò il naso, onde se ne morì arrabbiato anch'egli ». E quel lupo, che si sappia, non avrebbe recato altro danno.

Or le Valli erano sotto 'l dominio della Francia, e si dovea dipendere, intorno alle cose di ordine pubblico, dalla corte di Torino, la suprema del Piemonte. Mentre si attendeva, in Angrogna, a predicare apertamente, ecco la notizia che si stava per mandare fanti e cavalli a saccheggiare quella località. Alcuni consigliarono a temporeggiare e smettere dal predicare pubblicamente; ma il popolo non ne volle sapere. Anzi si cominciò a predicare pubblicamente anche in Val Luserna, al principio di marzo 1556, non che in Val San Martino. Allora fu arrestato Bartolomeo (Hector) libraro, che patì il martirio a Torino. E dopo, seguì un' inchiesta nelle Valli condotta da San Giuliano, Della Chiesa etc. Entrarono costoro in Val Perosa, « dove non era ancora ministro alcuno, ma andavano alla predica in Angrogna »; passarono in val San Martino, spaventandovi le genti; poi, tornati a Pinerolo, mandarono a cercare un uomo di San Giovanni che avea portato su a battezzare il figlio dal predicatore in Angrogna...

Qui lasceremo correre la narrazione che vediamo non diversa da quella che tutti hanno letta. E per una ragione analoga, che verrà chiarita alla sua volta, omettiamo di riferire la minuta esposizione del processo e del martirio del Varaglia, però notando che il Lentolo dichiara espressamente di scrivere in base al processo latino; anzi traduce. Ivi abbiamo due lettere del medesimo Varaglia, e in fine una terza lettera di un fedele ch'era stato presente alla sua morte. La prima lettera è del 12 gennaio dell'an. 1558; la seconda del 18 febbraio stesso anno; la terza si chiude così: « a 23 di marzo in Torino del 58. Da quelle molte pagine intorno al Varaglia (f. 81 r. a f. 108 r.) ch'io trascrissi per intero, risulta viepiù

fulgida la memoria del gran martire. Segue un accenno a quel ministro delle Valli, il quale, tornandosene da Ginevra, essendo stato incarcerato, vedendo aperto l'uscio del carcere, se ne fuggì a casa sua. Il Lentolo reca pur la lettera che, al principio della sua prigionia, quel ministro avea scritta alla sua chiesa.

Libro III. — S'apre col racconto delle prime mosse della persecuzione dopo il ristabilimento di Emanuele Filiberto ne' suoi Stati e la pace colla Francia. Questa persecuzione cominciò nel marzo 1560 «contro i poveri fratelli di Carignano, dove n'era un buon numero, havendo tra loro Seniori et Diaconi». Il Lentolo narra a questo proposito come, a richiesta di quei fratelli, avesse dovuto recarsi a visitarli l'anno precedente in mezzo a grandi pericoli. Avea tenuto raunanze di notte, presenti una settantina di persone, in buona parte nobili. Bisognava, per maggior sicurezza, «pertugiar le case per entrare d'una in l'altra, accioche non potessero i papisti accorgersi del luogo dove si congregavano, come facilmente avrebbero potuto fare se tutti fossero entrati per la porta di quella casa nella quale si facevano le congregazioni». Invece, a Villanova d'Asti, dov'erano molti correligionari francesi addetti alla guarnigione, potè passare tranquillamente alcuni giorni. Appena di ritorno a Angrogna, il Lentolo seppe del cominciare della persecuzione. Parecchi riformati di Carignano lo vennero a trovare, ed ei li esortò a passare a Ginevra. Ma alcuni si lasciarono indurre a rientrare nel grembo della Chiesa Romana per taluni sofismi che il nostro pastore si fa un dovere di ribattere per iscritto. Riprendendo quindi il filo della storia, viene a dire dei Trucetti (sic), della visita del Raconigi a Angrogna, e quì la narrazione si confonde nuovamente con quella che si ha più o meno comune in diversi nostri scrittori. Riporta la Apologia e Confessione di fede presentata dai Valdesi al Duca, e c'informa che, per incarico avutone, oltre al lavoro di traduzione, gli toccasse aggiungere quella prefazione «indirizzata a nome delle Chiese». Riproduce quella prefazione alquanto prolissa, e rettorica, lunga

quasi nove facciate. Essa incomincia: « Serenissimo principe, narrano le historie che Traiano et Adriano imperadori ecc. » Vi dice al Duca che s'era animati a presentargli quella difesa perch'egli scendeva dalla stirpe di Sassonia, « per lo mezo della quale a nostri tempi ha voluto il Signore introdurre l'Evangelio nel mondo ». E si fa a chiarire quell'origine. Segue l'Apologia, ch'è di sedici facciate, dov'è difeso il popolo valdese contro la duplice accusa che lo dava per eretico e scismatico. Indi viene la Confessione, ch'è di diciotto pagine e si chiude cogli articoli relativi ai due sacramenti in vigore e al governo dei Principi. Comincia: « Perchè, come dice S. Paolo, il fondamento della fede è la Parola di Dio », e termina: « Laonde detestiamo tutti quelli che volessero rigettare le Signorie, costituir comunità e confusioni di beni, e metter sottosopra l'ordine di giustitia ».

Volge quindi il discorso intorno al conte della Trinità. A foglio 148 r. è riprodotta una lettera che il nostro autore dice avere scritto « ad un personaggio molto nobile, al nome del quale si perdona per buoni rispetti: le cagioni di scri-vergliela potranno da quel che la lettera contiene comprendere; nella quale, oltre altre cose, si potrà vedere qual sia comunemente la cognitione dell'Evangelio che hanno gli huomini di corte, e quanto poco fondamento vi si può fare ». La lettera consta di nove pagine. Che fosse diretta al Racconigi? Lo crederei. La fa presentare da un terzo da cui ha saputo « che non sete, come mi pensava, al tutto alienato da noi ». L'avea sentito, ragionandosi della Comunione, accampare le discordie fra Lutero e Calvino, e addurre (a provare la necessità di avere chi interpreti le Sacre Scritture) due parole: « Non quello che entra nella bocca macchia l'huomo, ma quel che vien fuori », e « Non vogliate inebbriarvi di vino nel quale è la lussuria ». Credeva quel nobile personaggio che vi fosse tra esse « una evidente contraddizione ». Il Lentolo lo avverte riguardo al pericolo di cadere, una volta gustata la verità, in irrimediabile perdizione.

Segue l'episodio di due fedeli, Giovan Ranieri e Pietro Drella, il primo notaio e l'altro sarto, di Bibiana; racconta

la loro odissea a Fossano e come fuggissero dal carcere quando stavano per essere messi a morte (da f. 155 v. a f. 173 r.) Quel racconto è interessante per la descrizione di carceri, di dispute, di atroci trattamenti ecc. Aggiunge che, dopo il ritorno, si tentasse il Ranieri a andare alla messa. Mancherebbe questo, rispondeva quest'ultimo; quale ingratitudine sarebbe dopo tanta liberazione!

Libro IV. — Qui si dice prima del Possevino, poi della guerra capitanata dal conte della Trinità. Il Lentolo era stato presente alla disputa provocata da quel gesuita. Trattandosi di parlare in italiano, era stato incaricato di prender la parola in difesa della fede, gli altri pastori essendo francesi. Questo racconto comprende sei pagine (da f. 175 v. a f. 181 v.) Cominciò Antonio Possevino coll'andare « poco certo ingenuamente » in collera, accusando i Valdesi di aver mancato di fede al loro principe. E senz'altro s'arrivò alla voce Messa. « Cominciò a dimostrare che questa voce Messa vien dall'hebreo, e da una parola che in nostra lingua vuol dire consecratione. Qui gli fu all'incontro dimostrato quella tal voce significare oblatione. Et sopra di ciò si contese tanto e tanto... Dopo molte parole et escadescenze e clamori del Possevino, che appunto pareva un proclamator di bandi », si offerse a dimostrare che trovava la messa in Dionigi Areopagita, Ireneo ecc. fino a Agostino ecc. soggiungendo che gli Apostoli avessero detto messa. E rivoltosi al popolo: « A chi volete hora voi piuttosto credere, a tutti questi santi Dottori. ovvero ai vostri ministri? » Il Lentolo ribatte. Poi, « mi rinfacciò che io havessi rotto il voto di castità ». Risponde ancora qui il nostro scrittore, parlando della castità come di un « dono di Dio ». Si toccò in seguito della corrotta disciplina del papato, e « saltando di palo in frasca, ci rinfacciò che in Genevra si faceva l'usura ». Ma bisogna distinguere, osservava il Lentolo, fra « l'ingiusta usura » e « un legittimo emolumento o utile che altri si piglia dell'uso de' suoi denari », non opponendovisi la parola di Gesù Cristo: « Date in presto senza sperare cosa alcuna », ove si trattava di beneficenza. Passando

a dire delle « discordie di quei d'Alamagna nelle cose della religione », il gesuita si sfogava contro Lutero, accusandolo di aver mutato spesso volte opinione; al che replica il Lentolo essere la Babilonia così piena di confusioni e di varie religioni, « che i bruchi, le mosche e rane dell'Egitto appena furono tante »; aver dovuto Lutero a poco a poco « svilupparsi dall'intricato labirinto degli errori del Papato ». Volgendo la disputa alla fine, « accadde che uno de' nostri chiamò il Papa antichristo. Laonde il Possevino tutto sdegnoso disse in latino: Sic respondes Pontifici? cioè: A questo modo rispondi al Pontefice? Onde io all'ora soggiunsi: Certo voi avete allegata in favor del vostro Papa una sentenza molto a proposito, perciocché queste stesse parole furono dette contra Giesu Christo in favore del pontefice hebreo ». Poi, ragionandosi dell'autorità dell'Evangelo e delle S. Scritture, e ripetendo il Possevino quel detto di S. Agostino: « Io non crederei all'Evangelio se l'autorità della Chiesa non mi vi movesse »; si rispose: Crediamo all'Evangelio perchè Gesù Cristo l'ha comandato, dicendo agli Apostoli: Andate adunque e insegnate tutte le genti. Ond'è che, ricevendo il messaggio apostolico, riceviamo Cristo. « Allora mastro Filippo Castellaccio frate de' Servi, il quale finqui haveva giuocato alla muta, si rivolse a me e mi disse, che sì che non saprete rispondere a questo argomento: Christus dixit Apostolis: Euntes *docete*, et non dixit: Scribete, Ergo errarunt Apostoli scribendo. Gli risposi che scribere erat docendi genus, ne que precepisse Dominum ut Apostoli verbo tantum docerent, et non scriptis. Ma perchè il suono delle nostre risposte non era a proposito delle orecchie, nè dell'uno nè dell'altro, alzatisi in piedi, ci voltarono le spalle e se ne andarono via borbottando, senza neanche dirci a Dio ».

Pochi giorni dopo il Possevino sparse per la valle un suo trattato sulla Messa e sul voto di perpetua continenza. È quì riprodotto (f. 182 r. a f. 184 r.), con la risposta del Lentolo (f. 184 r. a f. 209 v.), « quantunque siano hormai passati alcuni anni che lo scritto et le risposte si stamparono in Genova ». Versano l'uno e l'altro scritto intorno ai Padri della

Chiesa, farraginoso il primo, erudito il secondo. Il Lentolo chiude coll'augurare all'avversario e compagno lo Spirito di Dio, «se sono però del numero degli eletti suoi». E si rifa a raccontare la guerra.

I ministri suggeriscono al popolo di ritirarsi, senza difendersi, fino alle maggiori alture (f. 212 r.); che «perseguitandoli gl'inimici fin là, allora si prendesse quel partito et si seguisse quel consiglio che haverebbe piaciuto a Dio di dar loro». Intanto, quantunque non bene convinto, il popolo si risolve a ritirar su provvisioni, mobiglie ecc., di maniera che per lo spatio di otto giorni non si vedea altro per le strade che persone andare et venire con gran diligentia, appunto come le formiche al tempo dell'estate non cessano di andare innanzi et indietro per congregare la provvisione dell'inverno». E lo facevano allegramente, «cantando salmi». Come si vede, riappare qui la nota narrazione tradizionale, perciò passiamo oltre, solo notando che, dove accenna alle arti e alle molestie che pativa il pastore Stefano Noël dal conte della Trinità, l'autore dice: «M. Stephano Natali, di nation francese, persona pia e dotta, ma troppo facile a credere» (f. 230 r). Ancora: «La bontà e troppa facilità di questo fratello pose in non piccolo pericolo se stesso et i compagni, quantunque fosse da loro con ogni diligenza possibile avvertito di non prestar fede alle false promesse de' nimici. Anzi, fu cagione di molti danni che i soldati fero a quel povero popolo, oltre agl'infiniti che già haveano ricevuti (f. 231 v).

Libro V. — Riprincipia il racconto della campagna della Trinità, muovendo dalla partenza della deputazione dei Valdesi per Vercelli, dove la vediamo costretta a promettere di andare a messa. Nelle Valli però si decide che, appena sarà di ritorno, si predicherà più che mai fedelmente. E la narrazione torna a confondersi con quella ch'è nota, fino alla fine, ossia al trattato di Cavour (5 giugno 1561).

Libro VI. — Eccoci alla strage di Calabria. Non vedo che

questo libro presenti nulla di nuovo, salva l'ortografia de nomi delle diverse località. Termina colla lettera scritta all'abate Parpaglia da un certo Lodovico.

Libro VII. — Si tratta di Giovan Luigi Pascale (che non è scritto mai coll'h, ossia Paschale, come parecchi usano). Sono riportate le sue venti lettere, dopo questa osservazione «Non lascerò di dire che non le ho mai lette che non mi sia sentito infiammare il cuore d'un tal desiderio di morir per Christo, che ogni altra morte mi sia paruta miserissima. Perciò arditamente ne farò copia al mondo, o per dir meglio, alla Chiesa del Signore, la qual non dubito che farà gran stima di cose tanto pretiose, e si terrà da me grandemente servita che non le habbia lasciate andare a male». Così facendo, il Lentolo s'adoperava a soddisfare al desiderio emesso da tempo, per la diffusione di quelle lettere tanto commoventi. Però, dalle correzioni che infiorano lo scritto del nostro autore, appare manifesto che il Lentolo non riproduceva le italiane (se ve n'è furono) in lingua originale. Sono tradotte dal francese, conforme al testo che ci offre il Crespin. Segue la lettera del fratello del Pascale. In fine vengono i noti ragguagli sulla vita anteriore di Pascale, ossia avanti la sua andata in Calabria, come li abbiamo ancora nel Crespin.

Tale, sommariamente, la sostanza della storia inedita di Scipione Lentolo.

Rimane, per conchiudere, che noi ci domandiamo quale ne sia stato e sia oggi il valore. Esso risulterà naturalmente dal confronto che può farsi di quell'opera con altre, vuoi coeve, vuoi posteriori; confronto che s'impose già a noi, fino a farci tralasciare alcune parti più note della narrazione.

Il Lentolo fu predicatore in Angrogna per sette anni, a datare dall'ottobre 1559. Benchè accenni a tempi anteriori, è subito chiaro dal titolo stesso, ch'egli volle limitarsi a dire dei suoi tempi. La sua narrazione ha quindi valore come testimonianza più o meno immediata, e perciò fu apprezzata e ricercata, non solo dal Perrin, ma da parecchi altri; e se

testi la sfruttarono, s'intende che finissero per renderla, non diremo trascurabile, ma meno utile. Se non fu stampata, vediamo che fosse per quella ragione principalmente, e anche perchè scritta in lingua italiana, neppure eccellente e non priva di gallicismi. Per es., se in altro scritto, per fremere, ce «fremire», in questo dirà «ogni equitabile persona», ecc. Lo stile poi è alquanto slombato. Ma lasciamo questi nei, e torniamo al confronto che dobbiamo costatare intorno a cose più essenziali.

Cominciamo dal Perrin. Riuscì egli a consultare la desiderata storia del nostro napoletano? Non appare da alcuno inizio. Va da sè che non se ne debba cercare nella sua storia, l'era uscita, quando scriveva al figlio del nostro autore, da circa otto anni. L'incarico di scrivere la storia dei Valdesi ha passato oramai, l'anno 1623, al Tilloit di Sédan, e fin all'anno 1620 a Pietro Gillio (V. Muston, *Is. des Alpes*, t. I, p. 6 e 8). Che il Tilloit vi attendesse, nol si vede; che attendesse il Gillio, è saputo, e giacchè finiva per risolversi a scrivere la sua storia in francese, era tolta ai precedenti ogni opportunità di persistere nel loro intento. Ma non vediamo neppure che il Gillio abbia avuto notizia del lavoro del Lentolo, benchè ne parli con stima e lo chiami «dotto». Avrà visto, almeno in parte, a fonti comuni.

Invece siamo colpiti dalla somiglianza che passa fra alcuni tratti della narrazione del nostro Lentolo e quella di Crespin nella sua *Histoire des Martyrs*. In certi luoghi, le espressioni sono perfino identiche, laddove si narra la guerra del Conte della Trinità. Come spiegare questo fatto?

Ecco, si può osservare che fra' due scrittori intercede, in apparenza, un terzo collo scritto intitolato *Histoire des persécutions faites depuis l'an 1555 jusques en l'an 1561* ect., nouvellement imprimé 1562, senza nome d'autore nè di luogo. Si legge quello scritto subito s'accorge che è stato tolto dal Crespin nel libro VIII dell'edizione dell'an. 1582, f. 537-552. Ma chi n'è l'autore? «J'ignore le nom de l'auteur, disse già Muston, mais les matériaux de ce travail proviennent certainement des vallées» (v. Bibl. p. 18, e cf. t. II, c. I, Sources).

Che i materiali provenissero dalle valli, è cosa di per sè probabile; ma cerchiamo l'autore. Io vidi alla biblioteca di Grenoble quella stessa *Histoire des persécutions* etc., che avevo vista già a Ginevra; ma reca sul frontispizio « par Murat » (scritto a mano); inoltre, v'è aggiunto un sermone pronunciato al sinodo di S^t Paul Trois-Châteaux nel 1621 « par François Murat ministre de la parole de Dieu à Grenoble ». Ora, sia pure lo scritto del Murat, ben suo non ed egli stesso ce ne avverte nelle sue parole « Aux lecteurs » dove si legge: « Il y a plus d'un an qu'on imprima un petit traité traduit d'italien en français, lequel contient quelques peu de choses venues à ceux qui sont aux vallées de Piémont qu'on appelle Vaudois. Et pour ce qu'on n'a fait que toucher quelques points qui méritent bien d'être déclarés plus au long, et que Dieu a déployé puissamment sa vertu en ce pays-là depuis six ou sept ans, c'est pour quoy ceste histoire a esté dressée à ce que le tout soit mieux entendu. Elle est écrite en langage le plus simple qu'on a peu. Elle a esté recueillie par gens craignans Dieu, qui n'ont point amplifié les matières, combien qu'il leur eust esté bien facile de le faire ». Quelle parola sono in data del 13 giugno 1561. Cf. riguardo all'esistenza dalla precedente narrazione italiana il Muston, t. II, p. 2, ove però è menzionato, non ne è riprodotto il titolo, probabilmente perchè il nostro storico non lo vide affatto. Or io richiamo alla memoria di chi m'ha seguito fin qui le parole dove il Lentolo dice di avere « post insieme » la sua storia da più di 33 anni, cioè l'anno 1561, lì attorno. Ne inferisco ch'egli, verosimilmente, fosse stato l'autore di quel « petit traité italien », tanto più che ripugna l'idea, che egli testimone de fatti, copiasse altri. Mi raffermo in questa ipotesi il vedere che non si dia alcun nome, nè di luogo nè di autore. Era Lentolo in pericolo di farsi incarcerare se scoperto. E se fu poi costretto, come osserva il Gillio, a uscire dagli Stati del nostro Duca, chi sa che uno dei motivi del suo esilio non consistesse anche nell'aver scritto in favore dei Valdesi.

Paragonata poi la narrazione del martirio del Varaglio

quale ce la porge il Crespìn, con quella che ci fornisce il nostro napoletano, non esito a dire che l'ultima è più minuta, quindi più rilevante. La offrirei senz'altro al Bollettino (e forse lo farò più tardi), se non mi occorresse per quel che del Varaglia devo dire, sia nella Storia dei Valdesi, più minuta che vorrei finalmente mettere tutta fuori, sia nella biografia che mi riserbo di farne in un prossimo volume dei Nostri Protestanti.

Omettendo, per brevità, altre noterelle che suggerirebbe ancora il confronto da me abbozzato, pongo fine a questo cenno che scrivo già troppo frettoloso onde rispondere in tempo all'invito di cui m'onora la direzione della Società di Storia Valdese.

EM. COMBA.

RAPPORT SUR LA MARCHÉ

de la Société d'Histoire Vaudoise

de 1892 à 1897

C'est le résumé de pas moins de cinq exercices successifs que nous sommes appelés à donner à nos lecteurs: aussi ils comprendront sans peine, et voudront excuser sans difficulté, le caractère par trop sommaire de cette Revue. Nous n'avons, pour la faire, que les données assez arides des procès-verbaux; aussi la note caractéristique et personnelle qui faisait le charme et l'à propos des rapports rédigés par celui qui jusqu'à cet automne a présidé la Société — fera-t-elle complètement défaut dans ce compte-rendu d'un novice!

* * *

I. — Membres de la Société.

Une pensée tout d'abord à ceux qui nous ont été enlevés depuis les dernières pertes consignées dans nos bulletins de 1894-95. C'est la catégorie

les membres à vie et des membres honoraires qui a été la plus décimée. Dans la première, M. le Comm. **Jules Peyrot**, pendant dix ans député du collège de Briqueras au parlement italien. Dans la seconde, d'abord M. **Frank Puaux** de Paris, directeur de la "Revue Chrétienne", un des plus vaillants champions du Protestantisme français. Puis M. **Adolphe Gautier**, dont chacun se rappelle la verve entraînante lors des fêtes du Bicentenaire et qui, non content de faire connaître nos Vallées par sa traduction élégante des "Terropili Valdesi", de De Amicis, ne laissa échapper aucune occasion de témoigner son intérêt affectueux à notre Société, soit par des communications historiques du plus haut intérêt, qu'il faisait par écrit ou de vive voix, soit en prenant à sa charge une partie des frais d'impression de la carte pour l'itinéraire de la "Glorieuse Rentrée", soit enfin en inscrivant la Société parmi ceux auxquels, dans ses dernières volontés, il léguait un témoignage de son estime. Après lui, le premier biographe d'Arnaud, M. le pasteur **H. Klaiber** de Hirsau — trop bien connu par cette publication historique pour que nous devions nous arrêter à relever tous ses mérites personnels — et M. le Dr **W. Preger** de Berlin, dont la *Dissertatio de Waldensibus* fait autorité en matière historique. En décembre 1896 une apoplexie foudroyante emportait M. **W. N. Du Rien**, bibliothécaire de l'Université de Leyde, et secrétaire de la Commission d'Histoire des Eglises Wallonnes, dont le travail de recension de tous les ouvrages publiés en Hollande sur les Vaudois a constitué le tribut de son affection aux fêtes du Bicentenaire. Il avait été précédé de peu dans la tombe par M. **Jules Enschedé**, vice-président de cette même Commission, qui, bien qu'il ne fût pas membre de notre société, lui a démontré son intérêt en lui communiquant pour l'impression la liste des exilés de 1698, qu'il avait fait extraire à ses frais des Archives Hollandaises.

La catégorie des membres effectifs a vu son nombre se réduire par la mort de M. **J. Malan-Garcin**, dont les vues photographiques, prises aux Vallées lors des fêtes de 1889, sont bien connues de nos lecteurs; et tout récemment encore par celle de M. **Paul Robert**, dont le nom figure parmi les rédacteurs du Règlement organique de la Société.

Si à ces pertes nous ajoutons la démission de Messieurs **F. Muston** et **P. Giraud**, nous aurons mis fin à la revue douloureuse des vides qui se sont produits dans les rangs de notre Association et qui ont été compensés par l'acquisition de nouvelles recrues. Le bureau a acclamé membres honoraires de la Société:

Mess. le Docteur **Haupt** chef-bibliothécaire de l'Université de Giessen.

le Dr. **Henri Tollin** de Magdebourg, président de la Société des Huguenots d'Allemagne.

le Dr. **Ludwig Keller** président de la Société Comenius, Berlin.

le Prof. **Herminjard**, à qui la Société a envoyé le diplôme de membre honoraire pour s'associer aux fêtes jubilaires célébrées à l'occasion de son 80^e anniversaire.

le Pasteur **Eug. Arnaud** de Crest.

La catégorie des membres effectifs s'est accrue de :

En 1893 — M.lle **Charlotte Beckwith**.

Mess. **Ernest Giampiccoli**, pasteur.

Albert Costabel id.

Henri Benech, industriel.

En 1894 — Mess. **Emile Tron**, professeur.

Charles Decker, commerce.

Louis Turin, industriel.

En 1895 — Mess. **Oscar Concourde**, professeur.

Henri Meynier, pasteur.

Henri Beux, pasteur.

Albert Prochet, pasteur.

Daniel Turin, Dr. en médecine.

Emmanuel Cardon, id. id.

Gustave von Jordan, Référénd. à Colmar.

Daniel Bonin, prof. à Mayence.

E. de Budé, Genève.

En 1896 — Mess. **Lucien Gautier**, prof. à Lausanne.

Carlo Bossi, notaire à Milan.

Bureau Central de l'A. E. de Leipzig.

Dr. Richter de Mulheim a/-Ruhr.

Marquis George d'Angrogne.

Théophile Jalla, agriculteur.

Jean Pons, étudiant à Florence.

Henri Long, à Pignerol.

* * *

II. — Séances de la Société.

L'activité de la Société dans les séances *mensuelles* a eu pour objets prin-

cipaux. a) Les rapports avec les Sociétés historiques d'Italie et de l'étranger;

b) La publication des bulletins annuels du n.^o 8 au n.^o 13; c) La préparation

du bulletin extraordinaire à publier pour le cinquantenaire de l'émancipation;

d) La direction du Musée Vaudois, que, par sa lettre du 19 septembre 1894,

la Table confiait au Bureau de la Société. Cette collection s'est enrichie

depuis lors de quelques pièces assez importantes, dont voici les principales :

1^o. Une inscription romaine trouvée par le Secrétaire au Villar Pérouse et que Mess. **Ferrero**, prof. d'Archéologie à l'Université de Turin, et **Bertea**, inspecteur des monuments, ont dit devoir être la seule du genre dans tout l'arrondissement.

2^o. Un riche supplément fait par M. **Louis Jalla** missionnaire à la collection ethnographique zambézienne qu'il avait donnée il y a quelques années.

3^o. Un dossier de 27 documents concernant l'historien Botta et ses ancêtres.

4^o. Un pic trouvé au château de Balsille et un poignard trouvé sous l'écorce

d'un arbre au Villar; donnés respectivement par M. W. Meille et M.me Adèle Tron.

- 5^o. Deux balles de fauconneau trouvées à Gallian (Envers de la Tour); une vieille Bible de 1613; une lampe antique à 5 becs, avec chaînette et mouchettes (achat de la Société).
- 6^o Deux médailles, l'une commémorative de la "breccia di Porta Pia", 20 septembre 1870-95, l'autre "souvenir des catacombes de S. Calixte", Don de M. Emile Eynard, la Tour.
- 7^o. Le verre dont s'est servi S. M. Humbert I, lors de sa visite à l'Hôpital en 1893.
- 8^o. Une collection de minerais de l'Uruguay, don de M. D. Jourdan.
- 9^o. Une collection de vieilles monnaies; don de M. N. Perrou.
- 10^o. Un profil itinéraire du parcours de la Glorieuse Rentrée avec étapes, altitudes, cours d'eau, etc., de la longueur de m. 2,20 dressé par M. **Goria** capitaine d'artillerie et transmis au Musée par M. Etienne Bonnet.
- 11^o Une toile de m. 1,19 par 0,84 imprimée contenant le "quadro statistico sinottico degli stati di S. M. il Re di Sardegna, compilato da C. Vesin, 1852", Don de M.me L. Eynard, août 1897.

L'herbier du docteur Ed. Rostan a été classifié par M. le prof. Maggiore qui n'attend, pour le compléter, que les doubles du grand herbier déposé à Berlin.

La Société a fait aussi des démarches, jusqu'ici infructueuses, pour entrer en possession de la couleuvrine du capitaine Tron Poulat, du drapeau d'Arnaud et de divers autres objets intéressants pour notre histoire, qui ont figuré pendant quelques semaines au Musée, lors des fêtes de 1889. Elle espère toutefois que les possesseurs de ces souvenirs voudront bien s'en dessaisir un jour en faveur d'une Société qui, mieux que des individus, peut pourvoir à leur conservation.

Dans les séances *annuelles*, outre la lecture du rapport, on a entendu les communications de Messieurs **Georges Appia**, sur une recension de l'ouvrage de M. Samuel Berger sur l'histoire de la Vulgate dans les premiers siècles du Moyen-Age et sur des documents concernant la période 1686-1690, extraits des Archives de Paris; de M. **Henri Appia**, sur la Bible italienne au Moyen-Age, publication du même M. Berger; de M. **Alexandre Vinay**, sur son voyage aux colonies vaudoises du Wurtemberg; de M. **David Jahier**, sur l'histoire du Collège de la Tour et enfin de M. **J. Jalla**, sur un voyage dans les Alpes du Dauphiné et sur une revue des manuscrits d'A. Muston existant à la Société du Protestantisme Français à Paris.

La question du dictionnaire patois n'a pas fait plus de progrès que celle d'une Bibliographie Vaudoise générale, en vue de laquelle M. S. **Berger** de Paris nous a offert son concours très précieux.

Le *Bureau* nommé en 1891 a été modifié, en 1892, par l'élection de M. D. **Jahier** comme secrétaire, et par celle de M. Maggiore comme trésorier en remplacement de feu M. J. B. Olivet; en 1893, par celle de M. Jalla comme

secrétaire et de M. Matthieu Costabel comme archiviste; en 1894 par celle de M. N. Tourn comme vice-président et enfin en 1897 par celle du président en la personne de M. W. Meille, qui a déclaré toutefois n'accepter que pour cette année cette charge très honorifique, mais trop lourde pour ses épaules.

* * *

III. — Relations avec d'autres Sociétés.

La Société a continué à être en bonnes relations avec plusieurs de celles avec qui elle était déjà entrée en rapport, comme aussi avec de nouvelles associations, telles que la Société Comenius et la R. Deputazione di Storia Patria dans ses sections récemment créées pour Liguria, Roma, Umbria, Puglie, Siena, Parma et Bologna.

Notre société s'est fait représenter, dans la personne de son président et d'un autre membre du Bureau, aux deux grands Congrès historiques tenus en Italie: l'un en 1892 à Gènes, à l'occasion des fêtes colombiennes; l'autre à Rome en 1895 lors du semi-jubilé de l'établissement de la capitale du royaume d'Italie dans cette ville. Les actes de ces congrès rendent compte de la manière la plus élogieuse et la plus étendue des rapports présentés par M. Vinay à ces occasions et il n'est pas nécessaire de relever combien les connaissances faites dans de telles assemblées pourront être dans la suite des plus fructueuses au développement de notre société. En 1893 notre infatigable président, accompagné de M. Elisée Costabel, après avoir fait une tournée dans le Val Cluson, visita successivement les diverses colonies vaudoises du Wurtemberg et finit par assister, à Maulbronn, à l'assemblée annuelle de la Société des Huguenots d'Allemagne, où il fut reçu avec enthousiasme et d'où il rapporta des documents sur: " Les privilèges des Vaudois de Hesse „ et des données précieuses sur l'état actuel des Vaudois en Wurtemberg.

Invité à se faire représenter à la fête que la Société des Huguenots d'Amérique fera à New-York, en 1898, en souvenir du III^e Centenaire de l'édit de Nantes, le Bureau a décidé d'y déléguer M. D. Brez, qui habite cette ville, et M. le pasteur Théophile Malan de Philadelphie, tous deux membres de notre association. Apprenant aussi que la Société d'Histoire du Protestantisme Français se prépare à faire la même chose à Paris, la nôtre espère qu'un de ses représentants pourra porter à cette occasion, à nos frères d'au delà des Alpes, une parole de chaude sympathie. La Société n'oublie pas non plus qu'elle aura des devoirs bien doux à accomplir en 1899 à l'égard de nos frères du Wurtemberg qui célébreront le bicentenaire de la fondation des Colonies Vaudoises dans ce pays.

* * *

IV. — Varia.

Si le bulletin présent paraît avec un retard considérable cela est dû, en partie, au changement de Direction, et au fait qu'un article assez volumineux a dû être laissé de côté au cours de l'impression. Heureusement M. le prof. Comba a bien voulu nous tirer de cette impasse en rédigeant à la hâte quelques notes sur un sujet aussi inédit qu'intéressant et que nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs comme prémices d'autres productions dues à la plume bien connue de notre cher professeur de Florence. Le Bulletin N.^o 14 sera donc celui qui est offert aux membres pour l'année 1897.

Il sera suivi à courte échéance par le *Bulletin extraordinaire* qui paraîtra D. V., le 17 février 1898, en souvenir du Cinquantenaire de l'Emancipation vaudoise. Ce sera un *quid simile* du Bulletin de 1889, même format, mêmes dimensions à peu près; avec des articles de Mess. P. Geymonat, E. Comba, H. Bosio, professeurs de théologie; Mess. N. Tourn, D. Jahier, et J. Jalla, professeurs ès lettres; Mess. J. J. Parander, W. Meille, G. Luzzi et E. Giampiccoli pasteurs.

Les divers aspects de ces cinquante ans de liberté y seront passés en revue et illustrés par des gravures dans le texte et hors-texte. Cette publication se vendra, comme en 1889, au prix de 3 francs pour le public et de fr. 1,50 pour les membres de la Société qui la désirent. Ils sont priés de se faire inscrire de bonne heure, pour être les premiers servis.

* * *

A ce propos, qu'il nous soit permis d'observer que le retard que mettent un grand nombre de membres de la Société à payer leur cotisation annuelle n'est pas de nature à nous encourager. Il en est qui depuis *six*, voire même *huit* ans, n'ont plus payé le sou! Que le premier enthousiasme ait fait place chez eux à une placide indifférence, nous le comprenons; mais que l'on puisse continuer à recevoir périodiquement, pendant tout ce temps, les publications de la Société, sans aucun remords de conscience, voilà ce qui nous dépasse. Car la Société n'a d'autre fonds de subsistance que les contributions régulières de ses membres. C'est avec cela qu'elle doit publier un bulletin par an, au coût de 400 à 500 francs; qu'elle doit faire copier des manuscrits, acheter des livres pour la Bibliothèque, des objets pour le Musée...! Qu'on veuille bien y réfléchir et se décider. — Nous enverrons, avec le Bulletin N. 14, une circulaire à tous ceux qui se trouvent actuellement sur la liste des retardataires, pour leur dire de combien ils sont débiteurs, et nous espérons qu'à la veille de l'anniversaire de 1898, pas un ne voudra rester sourd à la voix du devoir.

LE BUREAU.

BIBLIOTHÈQUE

Ouvrages reçus du 1 septembre 1895 au 31 décembre 1897
(voir les listes précédentes dans les bulletins N.^{os} 1, 2, 5, 7,
9, 11 et 12).

a) Échanges.

881. La R. Deputazione di Storia Patria per le antiche prov. e la Lombardia, *Miscellanea di Storia Ital.*, 3^a ser. t. III (34^e de la Raccolta); g. 8^o Tor. 1896.
- 882-888. Atti della Società di archeologia e belle arti per la provincia di Torino, 6 vol. in 8^o, et livr. 1^e du vol. 7^e, 1860-97.
889. " " " figure di storia patria, vol. 28^e, livr. 1 et 2. Gênes 1896, g. 8^o.
- 890-892. La Regia Accademia dei Rozzi, *Bullettino senese di storia patria*, anni 2^o a 4^o. g. 8^o Siena 1895-97.
893. " " " Conferenze tenute in Siena 1895. 16^o Siena.
- 894-896. Atti e Memorie d. R. Deputazione di storia patria per le Romagne, vol. 13^o a 15^o. 8^o Bologna 1895-97.
- 897-899. Atti e Memorie d. R. Deputazione di Storia patria per le Marche, vol. 1^o a 3^o. 8^o Ancona, 1895-97.
900. " " " " " Statuti anconitani. 8^o Ancona 1896.
- 901-903. Bollettino d. R. Deputazione di storia patria per l'Umbria, vol. 1^o a 3^o, 8^o Perugia 1895-96.
- 904-908. Archivio d. Soc. Romana di storia patria, vol. 18^o a 22^o, 8^o Roma 1895-97.
- 909-911. Bullettino d. Istituto storico italiano, vol. 16^o a 18^o, Roma 1896-96.
- 912-913. Archivio storico pugliese, vol. 1^o e 2^o. 8^o Bari 1895-96.
- 914-916. " " " siciliano, anni 20^o a 22^o. 8^o Palermo 1895-97.
- 917-918. Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus in Oesterreich, 1896, 1897. In 8^o.
919. Mitteilungen des Oberhessischen Geschichtsvereins, déc. 1896. In 8^o Giessen.
- 920-921. Die Französische Colonie, de Berlin. 1896-97 in 8^o.
- 922-923. Mennonitische Blätter, Berlin-Münster 1896-97. In 8^o.
- 924-925. Comenius-Gesellschaft, *Blätter*, 1896-97 in 8^o.
- 926-927. " " Monatshefte, 1896-97 in 8^o.
- 928-933. Geschichtsblätter des Deutschen Hugenotten Vereins, 5^e dizaine N. 10; 6^e diz. 1-10; 7^e diz. 1-3. 1895-97. Ces brochures contiennent l'histoire des colonies réfugiées de Saxe, Pinache, Francfort s/oder, Friedrichsdorf, Brunswick, Wetzlar.

- 934-935. **Bulletin de la Commission d'histoire des églises wallonnes**, 1896-97. In 8^o.
- 936-938. **Annalas d. Societad rhaeto-romancha**. Ann. 9^e à 11^e Cuiras 1893-96.
- 939-940. **Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie**, t. 8^e et 9^e 1894-97.
- 941-944. **Société d'histoire et d'archéologie de Genève**, *Mémoires et documents*, 2^e sér. t. 4^e à 7^e 1896-97.
945. " " " *Bulletin* t. 1^r, liv. 5^e 1897.
- 946-947. **Institut national genevois**, *Bulletin*, t. 33^e et 34^e, 1895 et 1897. In 16^o.
- 948-949. **Société savoissienne d'histoire et d'archéologie**, t. 34^e et 35^e. In 16^o, Chambéry 1895-96.
- 950-951. **Société d'études des Hautes-Alpes**, *Bulletin*, 1896-97. Grenoble, in 8^o.
952. " " " Table des matières des dix premières années du bulletin (1882-91).
- 953-954. **Société d'histoire du protestantisme français**, *Bulletin* 1896-97. In 8^o Paris.
- 955-956. **Le Protestant**, de Paris, réd. par M. Et. Coquerel. 1896-97.
- 957-958. **Mélusine**, par M. Gaidoz. Juillet 1895, octobre 1897.
- 959-960. **Revue des langues romanes** 1896-97. In 16^o.
- 961-963. **Société jersiaise**. 20^e à 22^e bulletins annuels. 1895-97.
964. " " 11^e publication: *Journal de Daniel Messervy*. 1769-72. In 8^o 1896.
965. " " 12^e " : *Actes des Etats de Jersey*. 1524-96. In 8^o 1897.
- 966-967. **Huguenot Society of London**, *Proceedings* nov. 1894 — juillet 1896.
968. " " " Publications: *Registers of the church of Threadneedle street, London*, par Moens. In 8^o 1896.

b) Dons.

969. **Sclösing**. Les Vaudois de Provence au 16^e siècle. Conférence. Marseille 1877. (*Don de l'auteur*).
970. **H. Fazy**. La guerre du pays de Gex et l'occupation genevoise (1589-1601). Genève 1897.
971. **L'Israël des Alpes**, ou les Vaudois du Piémont. Drame histor., par un huguenot. Genève 1891.
972. **L'Echo des Alpes**, publication du club alpin suisse. N^o 1. Genève 1876 in 16^o.
973. **E. Tron**. Escarmouches. Poésies. Parme 1897 in 16^o.
974. **Dichiarazione di L. Desanctis** agli evangelici d'Italia. Firenze 1864.
975. **Für die Feste des Gustav-Adolf vere:n**: N^o 132^e. Die Evangelisations-Thätigkeit der Waldenser in Italien.
976. " " " N^o 166^e. Das Waldenser — Jubiläum 1889, par D.^r Richter.

977. Resoconto del 2° congresso pedagogico evangelico. Pinerolo 1875 in 16°.
978. Atti del 6° congresso storico italiano. Roma 1895 in 8°.
979. Jubilé de M. A. L. Herminjard, 7 novembre 1896.
980. G. Pons. Due note botaniche, estr. dal Bullettino della Società botanica italiana. Firenze 1897.
981. G. S. Felici. Le origini e le cause della riforma secondo T. Campanella. Roma 1897 in 8°. (*Don de l'auteur*).
982. „ „ Marcello Palingenio Stellato. Sue relazioni colla Riforma. Roma 1897. (*Id. id.*)
983. Antiquités lacustres. Album 1895. In 4° (*don de la Soc. d'hist. de la Suisse romande*).
984. Ch. Monod. Les partis dans l'église primitive. Montauban 1872.
985. Histoire des ouvrages des sçavans 1688 in 16°.
986. Huit sermons de Tillotson, 1722, in 16°.
987. Savagner. Histoire du calvinisme en France, in 32°.
988. Les conciles. 1841, in 32°.
989. M.^{me} Escarras. Le Parlement de Provence au 16^e s. Marseille 1872.
- 989 bis. Synode de Provence et Bas-Languedoc, 20^e session 1897.
Les Nos 984-989 bis ont été donnés par M. E. P. Bertin, Marseille.
990. 7.^e assemblée des églises réformées libérales de France. 1895. Paris, in 16°.
991. Haupt. Bibliographie der Sekten des Mittelalters.
992. S. Berger. Un ancien texte latin des Actes des Apôtres. Paris 1895 in 8° (*don de l'auteur*).
993. E. Berteau. Ricerche sulle pitture e i pittori del Pinerolese (1330-1550). Pinerolo 1897 in 16°. (*Id. id.*)
994. Gravure de la collecte faite en 1731 aux Pays-Bas en faveur des Vaudois, avec texte en hollandais. (*Don de feu Aug. B. Malan, par M. D. Cougn*).
995. Portrait de Weiss, délégué suisse à Turin en faveur des Vaudois; d'après une ancienne peinture. (2 copies). (*Don du D.^r de Weiss, Lausanne*).
996. Portrait du D.^r Preger, de Munich, mort le 30 janvier 1896 (*don de son fils*).
997. Portrait d'Adolphe Gautier, de Genève (*don de sa famille*).
- 998-999. Portraits de Mrs O. Obrenn et Du Rieu (*envoi de la commission wallonne*).
1000. Portefeuille de 111 feuilles de copies de manuscrits des Archives d'Etat de Paris, relatifs aux Vaudois. (*don de M. G. Appia*).

c) Acquisitions faites par la Société.

1001. F. Gabotto. Gli ultimi principi d'Acaia e la politica subalpina, 1383-1407. Pinerolo 1897.
- 1002-1003 „ „ Bollettino storico — bibliografico subalpino. Anni 1° e 2°, Torino 1896-97.

1004. **J. Heidemann.** Die Reformation in der Mark Brandenburg. Berlin 1889 in 8^o.
 1005. **Jubert et de Mèrez.** Mémoires de divers événements en Dauphiné, notamment pendant les guerres de religion. Grenoble 1886, in 16^o.
 1006. **Maignien.** L'ingénieur militaire Bourcet et sa famille. Grenoble 1890 in 16^o.
 1007. **Bourcet.** Guerre offensive et défensive entre France et Piémont. Mémoire militaire, par d'Aguiton. Grenoble 1891.
 1008. **Perron.** Manuscrit du Pragela, fait copier par le Bureau de la Société.

Finances de la Société

ANNÉE 1893-94.

Entrées.

En caisse au 1 ^{er} septembre 1893	Frs. 1129,80
De M. Ferdinand Turin, membre à vie	150,00
Intérêts dépôt et cédules	128,55
Cotisations des membres	915,00
Total des entrées	2323,35

Sorties.

Imprimeur	Frs. 427,00
Achat de livres	185,50
Ports et frais divers	12,25
Total des sorties	624,75
Pour balance.	1698,60
	2323,35

ANNÉE 1894-95.

Entrées.

En caisse au 1 ^{er} septembre 1894	Frs. 1698,60
Intérêts cédules	80,00
Cotisations des membres	660,00
Total des entrées	2438,60

Sorties.

Imprimeur	Frs. 425,00
Couronne pour le D.r Rostan	32,60
Ports et frais divers	31,05
Total des sorties	488,65
Pour balance	1949,95
	<u>2438,60</u>

ANNÉE 1895-96.

Entrées.

En caisse au 1. ^r septembre 1895	Frs. 1949,95
Don de M. P. Meille	20,00
Intérêts dépôt et cédules	97,53
Vente bulletins	18,00
Cotisations des membres	410,00
Total des entrées	<u>2495,48</u>

Sorties.

Imprimeur	Frs. 500,00
Frais divers, poste, Musée etc.	126,70
Total des sorties	626,70
Pour balance.	1868,78
	<u>2495,48</u>

ANNÉE 1896-97.

Entrées.

En caisse au 1. ^r septembre 1896	Frs. 1868,78
Don de M. Paul Meille	25,00
Vente de Bulletins et de Catalogues du Musée	70,00
Intérêts cédules	80,00
Cotisations des membres	540,00
Total des entrées	<u>2583,70</u>

Sorties.

Imprimeur	Frs. 350,00
Frais divers	26,15
Total des sorties	376,15
Pour balance.	2207,63
	<u>2583,78</u>

Le Trésorier:

JEAN MAGGIORE.

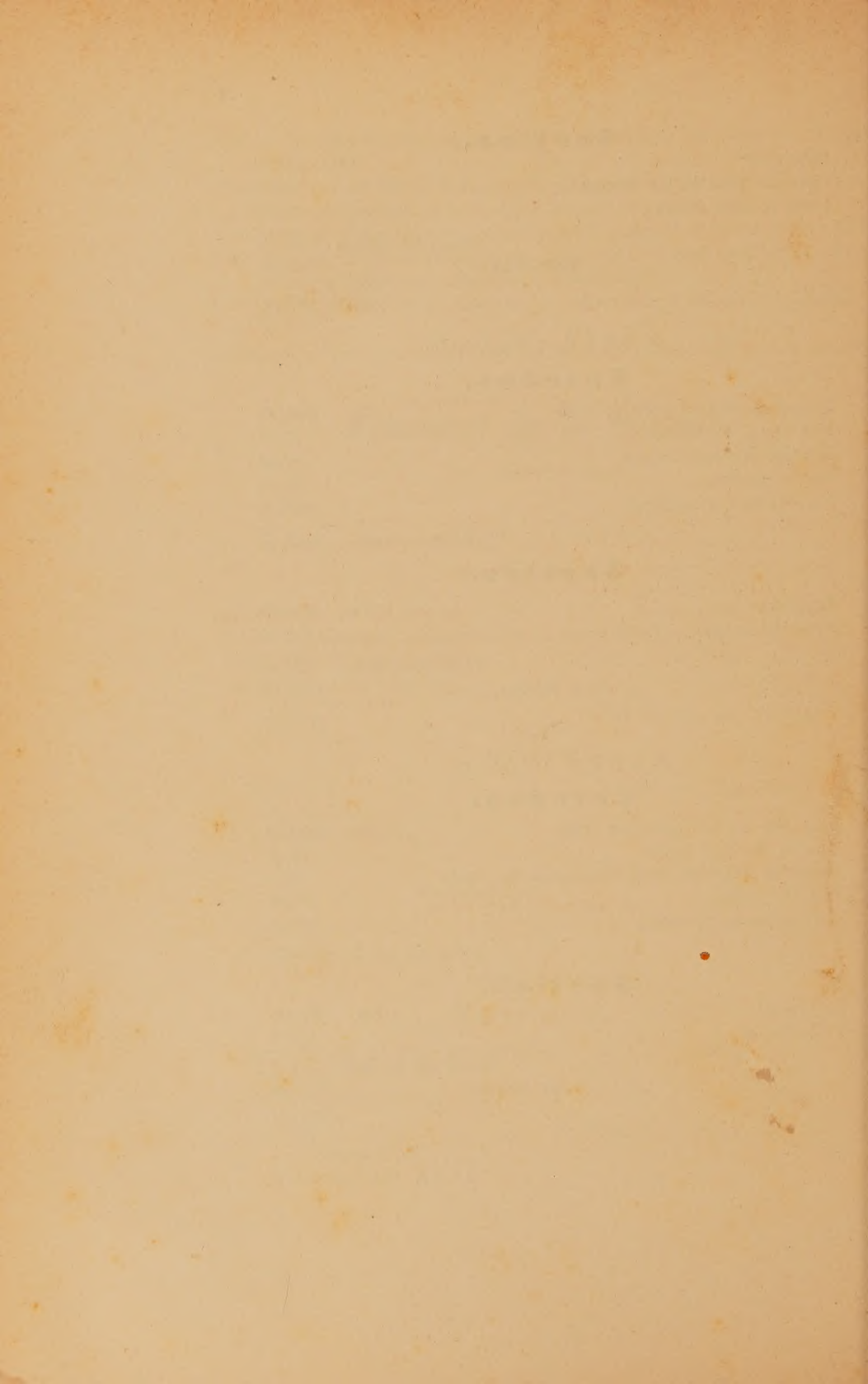
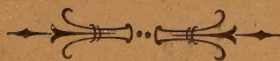
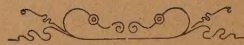


TABLE DES MATIÈRES

du N. 14

1. J. JALLA. Notice Historique sur le S. Ministère et sur l'organisation ecclésiastique au sein des églises vandoises	page	3
2. P. RIVOIRE. Storia dei Conti di Luserna	"	23
3. E. COMBA. La Storia inedita dei Valdesi, narrata da Scipione Lentolo	"	45
4. Rapport sur la marche de la Société d'Histoire Vaudoise de 1892 à 1897	"	61
5. Bibliothèque	"	66
6. Finances	"	70





LES AUTEURS DES ARTICLES INSÉRÉS DANS LE BULLETIN
SONT SEULS RESPONSABLES DE LEURS OPINIONS.

